

**Bertrade;
comédie en
quatre actes**

Jules Lemaître

LIREGRATUITEMENT.COM

**Bertrade; comédie en
quatre actes**

Jules Lemaître

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PERSONNAGES

MARQUIS DE MAUFERRAND . MM. Lucien Guitry.

MAITRE AUBERT Guy.

COMTE DE VANEUSE Dieudonné.

CHAILLARD Arquillière.

HUBERT DE TARAGE Maury.

HECTOR DE LIGNY Coquet.

JOSEPH Berthieu.

BERTRADE DE MAUFERRAND. M»" Marthe Brandès.

COMTESSE DE LAURIÈRE. . . Anna Judic.

BARONNE DE ROMMELSBACH. JulietteDarcourt.

HUGUETTE DE LIGNY Marthe Ryter.

CÉLESTINE J. Fusier.

SOLANGE Barneville.

SCÈNE PREMIÈRE

MAITRE AUBERT, Fournisseurs.

MAITRE AUBERT

Messieurs, je vous en prie, soyez dignes ! Soyez dignes I... Vous avez jugé de votre intérêt de faire ici une démarche collective et vous avez eu rai-

son... Nous étions d'accord tout à l'heure ; pour- (|uoi recommencer des discussions parfaitement inutiles?... Je reconnais la légitimité de vos réclamations... Je reconnais que vous avez été patients... Je reconnais même que vos créances ne sont majorées que dans une mesure défendable... J'ai préparé des renouvellements de billets aux conditions que je vous ai exposées et que vous avez bien voulu accepter. Les voici ! (ii les distribue.) Nous êtes des gens séri(nix. Vous ne pouvez vous démentir vous-même. L'importimce des crédits ([ue vous avez ouverts à Monsieur le marquis de Maufertrand montre assez votre confiance en lui. Cette confiance est bien placée. IVIonsieur le marquis de Maufertrand garde une situation mondaine de premier ordre. Il est impossible qu'il ne survienne pas dans sa vie un changement qui lui jjermette de rétablir ses affaires. Et vous pouvez, par votre discrétion même, par la dignité de votre altitude, favoriser cette heureuse solution, (saluant.) Madame, messieurs...

Ils sortent... Resté seul, maître Auleii range des papiers daossa serviette.

SCÈNE II

MAITRE AUBERT, LE MARQUIS, puis VANEUSE.

LE MARQUIS, entrant par la porte du fond.

Eh bien, mon cher notaire, ont-ils enientlu raison ?

MAITRE AUBERT

A peu près.

LE MARQUIS

Je savais bien... Ah I vous permettez? (ii sonne. Un valet de chambre paraît.) J'attends cc matin ma SŒUr, la comtesse de Laurière, et monsieur Chaillard.

C'est tout. (Le valet de chambre sort.) AlorS, me VOilà
tranquille ?

MAITRE AUBERT

Oui, de ce côté-là.

\ BEUTKADE.

K .M A i; o lis

C'est quelque chose.

MAITIU: AIIIERT.

Tour Irois mois.

Li; .M Ali ni 1 >.

Cesl énorme. Il peut arriver tant de choses en trois mois !

MAITRE ALBERT

Mais, dans trois mois, ce sera à recommencer et dans des conditions phis dures. Et puis, ce n'est pas tout... Voulez-vous, monsieur le marquis, savoir où vous en êtes?

m: maroi i<.

.le II»; SUIS pas curieux, iiiuii dur muiiMi-ur Auberl.

MAITRE AJBERT.

Il y a des choses dont on n'est pas curieux, m;iiis auxquelles on est forcé d'rire attentif.

ACTE PREMIER

LE MARQUIS

Je n'ai jamais pu m'intéresser aux affaires
d'argent.

MAITRE AUBERT

Vos créanciers s'y intéressent, voilà le mallieur.

LE MARQUIS

Voulez-vous que je vous dise? L'argent n'existe pour moi que comme un moyen d'orner la vie, comme un signe de beauté et de plaisir... Alors, il m'a toujours semblé que ceux qui m'en prêtaient, de l'argent, c'est qu'ils ne savaient qu'en faire eux-mêmes, faute d'imagination, et qu'ils m'en prêter9.ient indéfiniment,

moyennant de vagues papiers que je signerais... Cette vue vous paraît fausse ?

MAITU E AUBERT.

Incomplète, du moins. Ces papiers n'ont rien de vague... Et peut-être s'apprête-t-on à vous le faire savoir.

LE MARQUIS

Vous croyez ?

MALKE AUBEHT.

On peut vivre de crédit pendaul viii^l ans, pendant trente ans... Et puis, un beau jour, on n'en vit plus.

Li: .MALiyl IS.

Tout It' monde devient méfiant î

MAITRE ALBERT

Enfin, monsieur le marquis, désirez-vous savoir où en sont vos affaires ?

LE xMARQUIS.

C'est bien pour vous être agréable.

MAITRE AUBERT

Eh bien, donc, voici, tout en gros votre passif. L'hôtel où nous sonnnes est hypothéqué pour un million deux cent mille francs ; votre château de Villeronce pour sept cent mille ; votre terre et vos lK)i.s do Marchebaiill \Mnir six cent mille. Ces hyjK)th«'ques déplissent de quatre cent mille francs la valeur actuelle et réelle

de tous vos biens immobiliers. En outre, vous redeviez
présentement

ACTE PREMIER

trois cent mille francs sur les terrains que vous aviez achetés il y a
trois ans pour les revendre à deux cent mille francs de perte...
opération qui faillit vous mettre dans un mauvais cas...

LE MARQUIS

Vous savez comment cela s'est passé, mon cher notaire. J'étais
de bonne foi. J'attendais un héritage sur lequel j'avais absolu-
ment droit de compter...

MAITRE AURERT.

Certainement, monsieur le marquis, et je ne rappelle ce détail
que pour mémoire. Vous devez à la comtesse de Laurière, votre
sœur, cinq cent mille francs ; à mademoiselle votre fille huit cent
mille, qu'elle tenait de sa mère, et que vous lui avez empruntés
sans la prévenir.

LE MARQUIS

Il faut avouer que vous dites très joliment les choses.

MAITRE AURERT.

Plus neuf cent mille francs à monsieur Chaillard ; plus trois
cent mille aux divers fournisseurs

8 BEUTKADE.

qui sortent d'ici. Bref, votre fortune, qui fut de six millions environ, y compris les valeurs industrielles et mobilières, est aujourd'hui égale à zéro, moins trois millions... Monsieur le marquis, je crains d'être indiscret, mais je voudrais vous faire une question.

U: MA IKjL is .

Allez.

MAITHi: AUBEHT,

Eh bien, je voudrais vous demander — quoique je m'en doute un peu — comment vous avez fait.

LK MAUQL'IS.

Mais je ne sais pas, mon bon ami ; parole d'honneur, je ne sais pas. Les sommes que vous (l'immériez tout à l'heure paraissent considérables: eh bien, elles ne me représentent plus rien du tout. Notez que, personnellement, je n'ai presque pas joui de cet argent-là. Je veux dire que je ne m'en suis ai)pliqué à moi-même qu'une très i)etite partie... Je mang(» iküu; je bois modérément; je m'habille... comme tout le monde... Seulement, j'aime à faire plaisir. J'aime aussi à vivre dans

ACTE PREMIER

un joli décor, à avoir autour de moi des clioses agréables... qui coulent très cher... En réalité, tout ça a été dans la poche des autres; tout ça s'est écoulé aux mains de femmes, de marchands, d'artistes, d'ouvriers, d'intermédiaires, de je ne sais qui... (Réflé-

chissant.) Autrefois, cela n'aurait eu aucune importance. Le roi aurait payé mes dettes.

MAITRE ALBERT

Avec l'argent du bon peuple.

LE MARQUIS

L'argent du bon peuple... Ce sont aujourd'hui les banquiers, les juifs, les gros industriels — tenez, comme mon bon ami Chaillard — qui le lui soutirent et qui Tentassent indéfiniment... Est-ce que ça vous paraît plus élégant? Ah! nous vivons à une époque dégoûtante... Je me suis trompé de siècle, maître Aubert.

MAITRE AUBERT.

Malheureusement, monsieur le marquis, c'est une erreur qui a des conséquences... Enfin, je vous ai établi sommairement le compte de votre passif. Et votre actif, maintenant?

LE MARQUIS

C'est moi qui vous le demande.

MAITRE AUBERT

Eh bien, monsieur le marquis, votre actif, d'un seul mol, c'est votre nom. C'est grâce à lui que vous ayez pu vous soutenir jusqu'à présent, dirai plus: l'énormité même de votre passif peut être, en quelque façon, mis à votre actif. Qu'après avoir dépensé six millions vous ayez pu ftiire trois millions de dettes, cela suppose un prestige par lequel vous pouvez tout regagner.

LE MARQUIS

Je sais bien. Mais comment?

Un lemps.

MAITRE AUBERT

Voulez-vous me permettre de vous demander des nouvelles de mademoiselle Bertrade?

ACTE PREMIER. II

MAITRE AUBERT

Quel âge a-t-elle?

LE MARQUIS

Vingt-quatre ans.

MAITRE AUBERT

Belle?

LE MARQUIS

Assez. Elle ressemble à une de ses bisaïeules qui fut une sainte, parait-il, et une chouanne excellente. Elle aussi est pieuse et a beaucoup de tête.

MAITRE AUBERT

Vous ne songez pas à la marier?

LE MARQUIS

La pauvre enfant n'a plus de dot... par ma faute.

MAITRE AUBERT

Ce ne serait peut-être pas une difficulté...

L'idée de ce qu'on appelle une mésalliance — avec de larges compensations — vous ferait-elle absolument horreur?

Oli! cela, maître Aubert, il n'en peut être question. Quand je m'y résignerais, moi (ce qui est une supposition folle), jamais ma fille n'y consentirait... Ainsi, n'en parlons plus, vous me désobligeriez.

Un temps.

MAITRE ALBERT

Vous nommiez tout à l'heure monsieur Chaillard. Le voyez-vous toujours?

LEMAIRE (à lui).

Mais oui. Très gentil, Chaillard, très bon garçon.

MAITRE ALBERT.

Est-ce que ses opinions politiques...?

L\; MAIRE.

Nous ne parlons jamais de «<i... il m'adore... Et même il me copie un peu... Nous nous rendons

ACTE PREMIER

de petits services. Je lui donne des conseils pour ses écuries... son ameublement... même sa toilette... Il me prête son yacht, ses chevaux, ses autos... Très gentil, je vous dis, Chaillard. Un peu snob... Mais, n'est-ce pas? cela m'est plutôt agréable. Avec lui, au moins, je suis sûr d'avoir quelqu'un qui m'admire... Enfin, il m'est commode.

MAITRE AUBERT

Savez- VOUS, monsieur le marquis, que Chaillard est riche à trente ou quarante millions, et qu'il en gagne deux ou trois, bon an mal an?

LE MARQUIS

Tant mieux pour lui. Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

MAITRE AUBERT

Oh! rien... Mais il se pourrait qu'un des articles principaux de votre actif, ce fût l'amitié de Chaillard.

LE MARQUIS

Comment Tentendez-vous?

l'i BERTRADE.

MAITRE AUBERT

Ce n'est qu'une impression, monsieur le marquis. Enfin, je vous ai dit ce que j'avais à vous dire... Je vous le répète, il n'est

que temps d'aviser... J'ai mie des plus vieilles études de Paris. Depuis deux siècles et demi, mes aïeux ont été, de père en fils, les notaires de votre famille. Tel d'entre eux fut habillé comme un notaire de Molière; tel autre comme un tabellion de Marivaux... J'ai dans mes archives toute l'histoire financière des Mauferrand. Au dix-septième siècle, ils vivent surtout des libéralités du roi. La terre de Villeronce est un don de Louis XIV. Dans le courant du dix-huitième siècle, trois Mauferrand épousent des filles de financiers, de partisans, comme on disait. Même, en 1770 — fait plus significatif — une Mauferrand épouse un fermier général. Vos ancêtres ont toujours su se tirer d'affaire.

m: MAi;uiJi>.

..!«' uiL'ii llatte, mon bon ami. Mai^^-ijiMiK-zipi ils donnaient leur sang.

MAITRE AUBERT.

Pas tous, monsieur le marquis.

ACTE PREMIER

LE MARQUIS

Les occasions manquent quelquefois. C'est ce qui m'est arrivé. Et c'est bien fâcheux.

MAITRE AUBERT

Vous avez, à votre façon, rempli votre destinée. Pendant trente ans, et avec des ressources matérielles que l'on peut considérer

comme médiocres pour un tel rôle (vous voyez que je suis de bonne foi), vous avez été le roi de la mode, l'arbitre de ce qui nous reste d'élégances... Vous l'êtes toujours

LE MARQUIS, avec un gesle las.

Oh!...

MAITRE AUBERT

Mais je vous le dis encore une fois et plus sérieusement que je ne vous l'ai jamais dit : il est temps d'aviser. Vous devez bientôt deux ans d'intérêts à vos créanciers hypothécaires... Je ne puis plus vous obtenir de délais et, selon toutes apparences, votre hôtel et vos terres vont très prochainement être mis en vente... Je vous supplie, monsieur le marquis, d'y réfléchir...

V A N E U S E , dans la coulisse.

Voyons, Joseph, vous savez bien que la consigne n'est pas pour moi. (Entrant.) Ali! je te dérange?

LE MARQUIS

Plutôt.

.le n'ai qu'un mot à te dire, (saluant maître Aubert.)

Monsieur...

MAITRE AUBERT, saluant.

.Moiisicui'. (au marquis.) Ah! et puis je \Ou> mt.hs exli'èine-ment obligé de m'avertir de tous vos déplacements, car je puis avoir à conférer avec vous à l'improviste.

LE MARQUIS

(Vest convenu... Merci, mon cher notaire.

Tout à votre dis|X)sition, monsieur le marquis.

Il sort.

SCÈNE III

LE MARQUIS, VANEUSE, puis MADAME DE LAURIÈRE.

VANEUSE.

Tu vas bien?

LE MARQUIS

Pas mal, merci.

VANEUSE, s'asseyant.

Tu permets? Je suis un peu fatigué. (Remarquant
que le marquis considère avec surprise son habit et son
plastron

fripé.) Tu es étonné de me voir dans cette tenue, à cette heure-
ci. Je vais te dire : je suis sorti du cercle...

LE MARQUIS

Quel cercle?

VANEUSE.

Un cercle, .leii suis sorti un peu tard...

LE MARQUIS

Ou un peu 1<M.

V A >• E IT s E .

Tu nie diras : « 11 fallait rentrer chez toi »... Mais j'ai un concierge qui m'en veut, et je ne suis pas sûr qu'il m'aurait laissé rentrer... sous prétexte... Et puis, il faisait beau... j'ai flâné... Et, comme je passais devant chez toi, j'ai eu l'idée... tu comprends?...

LE MARQUIS

Bref, ça ne va pas?

VANEUSE.

Mon ami, c'est ce qui le trompe. Ça va très bien, au contraire. Tel que tu me vois, je serai prochainement en fonds... Je te dis ça à toi... Tu n'as jws connu ma tante d'Armincourl?

Non.

ACTE PREMIER

LE MARQUIS

VANEUSK.

Voyons, tu sais bien que ma mère était une Maguanville et qu'elle avait une sœur qui a épousé en premières noces un Groix-Villiers, et en secondes noces un Pontarcy...

LE MARQUIS

Tu es sûr?

VANEUSE.

Eh bien, mon ami, imagine-toi que la chère femme vient de me laisser une petite terre...

LE MARQUIS

Où ça?

VANEUSE.

Là-bas... dans le Poitou... Naturellement je la mets en vente... et je toucherai la jolie somme... Seulement... tu comprends? le notaire m'a dit que ce serait un peu long... Et, en attendant..*

LK MARQUIS

Oui, oui, je comprends.

Parce que... je ne t'ai pas dit... J'ai eu encore une autre chance... Une petite... délicieuse... toute jeune... et douée!... et qui m'aime î... L'enfant va débiter... dans une gentille petite boîte... là-bas... à Montmartre... Alors... il y aura quelques frais... Il lui feindra une petite robe, à cette enfntmt... Tu comprends?

LE MARQUIS

Tiens, voilà cinq louis.

VANEUSE.

Ce vieux Gonzague!... Quand je songe que nous avons commencé la fête ensemble, avant la guerre... Dire que j'ai eu deux

cent mille francs de rente!... Alors, toi, ça va toujours bien?... C'est vrai, on ne se rencontre plus... Je ne vais plus guère dans les endroits élégants, et je vois bien rarement les anciens amis. . . Tu comprends ? . . . J'ai dû modifier mon existence...

ACTE PREMIER

LK MARQUIS

Ça se voit, mon vieux... Mais écoute, je t'aime bien... parce que, de te voir, eh bien, ça m'instruit.

VAN EU SE

On ne fait pas ce qu'on veut... Va, pour peu qu'on ait des vices, c'est pas drôle, la vie.

LE MARQUIS

Est-ce plus drôle quand on n'en a pas ?

VANEUSE.

l^roblème !

MADAME DE LAURIÈRE, entrant. Léger cri de surprise.

Ah !

Le marquis fait vers sa sœur un geste d'excuse. VANEUSE, très chic.

Eh bien donc, cher ami, à bientôt, (saluant.) Madame...

Il sort.

ACTE PREMIER

Comme le temps passe !Mais quel heureux hasard?... Et Bertrade?

MADAME DE LAURIÈRE

Je lai laissée à la Ravinière. J'avais quelques courses à faire à Paris... Et surtout j'avais à vous parler de votre fille.

LE MARQUIS

Comment va-t-elle?

MADAME DE LAURIÈRE

Bien. Elle mène d'ailleurs une vie très saine dans la charmante solitude qil'est la Ravinière. La messe de tous les matins... des visites aux malades... ou à nos sécularisées... de calmes travaux d'aiguille... un peu de cheval... Vous voyez ça d'ici... C'est un ange, t'n ange un peu triste, quelquefois un peu têtû; mais un ange... Elle a l'air d'une enfant qui expie.

LE MARQUIS

Qui expie quoi ?

MADAME DE LALKIERE.

Si VOUS n'en savez rien, ce n'est pas moi qui vous le dirai. Enfin, il est certain que sa vie n'a jamais été folâtre. Elle avait six

ans quand sa mère est morte. Puis, dix ans pensionnaire au Sacré-Cœur. Après quoi elle a eu la douceur de ne plus quitter sa bonne femme de tante... Je suis à peu près sa seule compagnie pendant dix mois de l'année... Jugez du plaisir !

LE MARQUIS, protestant.

Mais...

MADAME DE LAURIÈRE

Merci. Savez- vous combien de fois votre fille vous a vu depuis la mort de sa mère, c'est-à-dire depuis dix-huit ans?... Quinze fois, mon ami. Elle a compté.

LE MARQUIS

Je suis très occupé... Et puis, vraiment... Et que pense-t-elle de moi ?

MADAME DE LAURIÈRE

Je vous ai dit que c'est un ange... D'ailleurs, je

ACTE PREMIER

me dispense de lui faire votre biographie détaillée. Elle sait que vous êtes un personnage très brillant. Elle voit votre nom dans les journaux, aux articles « sports » ou « mondanités »... Elle vous considère comme un père prodigue, mais, naturellement, elle ne se fait aucune idée précise de la vie que vous menez et de vos... distractions.

LE MARQUIS

Je suis content de ce que vous me dites là... C'est drôle, voilà une enfant dont j'ai l'air de me désintéresser...

MADAME DE LAURIÈRE

Un peu.

Et, pourtant, j'attache beaucoup de prix à son (tpinion. J'ai pour Bertrade. . . comment dirai-je?. . . infiniment d'estime... Enfin, ça m'ennuierait que...

MADAME DE LAURIÈRE

Qu'elle vous connaisse?

26 BELLTRADE.

m; marquis.

Oui.

.MAItAMK DE LAL'RIKHK.

Rassurez- VOUS... D'abord on aurait de la peine à lui expliquer... Et }»uis elle ne voudrait pas croire...

LE MARQUIS

Et que sait-elle de mes affaires ?

M Al) A. mi: I>I. I.AI JîlKlii;.

Oh! Elle souprouinie qu'elles sont un peu en désordre. Mais, bien entendu, elle n'en sait pas. là-dessus, plus long que moi, qui ne veux plus rien savoir... Le plus triste, dans tout cela, c'est que

voilà une brave lille de vingt-quatre ans, pas connnode à marier... Dans notre monde — et du reste dans les autres aussi — les prétendants [ouvres veulent une femme riche, et les prétendants riches...

UK MARQUIS.

Wulent une femme très riche«

ACTE PREMIER

MADAME DE LALRIEHE.

Justement. Or, Bertrade n'a pas le sou. El, par malheur, je n'ai plus rien à lui laisser. Ce n'est pas ma faute. Il y a dix ans, je vous ai prêté la moitié de ma petite fortune. J'ai vite compris que je ne la reverrais jamais... Je ne vous reproche rien, d'ailleurs... Alors, étant veuve et sans enfants, j'ai tranquillement mis le reste en viager. Je pensais que Bertrade aurait toujours l'héritage de sa mère. Je ne prévoyais pas que son père saurait l'en alléger.

LE MARQUIS

Vous savez bien que, si elle se marie, je lui en payerai la rente... Je m'y suis engagé... Mais il faut me laisser le temps.

MADAME DE LAURIÈRE

Le bon billet!... Heureusement — et c'est où je voulais en venir et ce qui vous explique ma visite — je crois avoir trouvé pour Bertrade le mari qu'il lui faut.

LE MARQUIS

Qui cela?

28 BEHTIADK.

MA DAM i: DK LAIRIÈHE.

Hubert de Tarane, un petit-cousin à nous. Vous l'avez connu autrefois... Vingt-huit ans; très gentil garçon ; intelligent; caractère sérieux, comme Bertrade elle-même. Pas bien riche; n'a qu'une assez belle terre à cinq ou six lieues de la Ravinière. Fait de l'agriculture et de l'élevage et aime ça. Des idées... un peu arriérées, mais que y trouve excellentes. Bertrade et lui ne s'étaient pas revus depuis leur petite enfance. Ils ont refait connaissance l'an dernier, au comice agricole de notre chef-lieu ; mon Dieu, oui... Ils se sont plu. Il est venu nous voir plusieurs fois. Son père et sa mère sont deux respectables fossiles. Il a deux sœurs mariées à des propriétaires de Sologne et qui fassent, comme lui, toute l'année sur leurs terres. Tout ce monde-là, irréprochable. Des traditions. même des vertus. Mais Hubert est beaucoup plus intelligent que les autres... Je ne sais pas s'il connaît l'état de vos affiitres, mais je ne crois pas cpi'il se fasse grandi* illusion là-dessus. Je suis persuadé qu'il prendrait Bertrade sans dot. Et, probablement, il est le seul.

LE MAIQUIS.

\ 'nil,i qui ost p.'nT;iil... Aî-iis cunii. snvt'7-vnu--

ACTE PREMIER

OÙ en sont exactement les choses? Pensez- vous qu'il y ait eu quelque promesse échangée entre Tarane et Bertrade?

MADAME DE LAURIER!'

Pour qui la prenez-vous? Bertrade ne ferait rien sans vous prévenir.

LE MARQUIS

A la bonne heure... Mais alors, ma chère amie, je vous dirai : ne brusquons rien, attendons... Vous vous engouez facilement... Ce petit Tarane, après tout, je ne le connais pas. Je ne l'ai pas vu depuis le temps où il était en culotte... Etes- vous si sûre que ce mariage ferait le bonheur de Bertrade?

MADAME DE LAURIÈRE

J'^e bonheur de Bertrade? Soit dit sans reproche, vous y pensez un peu tard.

Raison de plus pour que je m'en préoccupe aujourd'hui. Je ne peux pourtant pas... comme ça... sans savoir...

MADAME DE LAURIERE.

C'est juste. Alors, c'est bien simple. Venez passer quelques jours à la Ravinière. J'inviterai Tarane, vous le verrez... et vous jugerez.

LE MARQUIS

C'est que... Paris n'est pas ennuyeux dans cette saison... Et puis, j'ai mes projets pour le mois prochain. Je dois faire le tour de la Bretagne, en auto, avec Chaillard, un de mes bons amis.

MADAME DE LALRIÈRE.

Emmenez Tarane.

LE MARQUIS

C'est que... Chaillard ne sera pas seul.

MADAME DE LAI RIÈRE

Ni vous, peut-être?... Eh bien, tout peut s'arranger. Vous inviteriez de ma part ce monsieur Chaillard à la Uavinière. Il viendra vous prendre avec sa maciine... Avez-vous encore quelque objection?

ACTE PREMIER

Mon Dieul ma chère amie... je ne sais pas bien pourquoi... mais je vous avoue que ce mariage ne me dit pas grand'chose.

MADAME DE LAURIÈRE

Vous avez mieux?

LE MARQUIS

Je rêve mieux.

MADAME DE LAURIÈRE

Bertrade, elle, ne rêve pas mieux, et il me semble que vous devez en tenir compte... Écoute, mon ami. Je crois avoir été pour toi une bonne sœur. Au reste, je t'aime encore, en souvenir du temps où je t'aimais et t'admirais si passionnément. Tu étais beau, élégant, brillant... Moi, je n'avais pas de race pour un sou ; j'avais l'air d'une pauvre petite bourgeoise. Nos parents ne s'occupaient que de toi et je trouvais cela tout naturel... Enfant, jeune fille et femme, je me suis toujours sacrifiée à toi, et de grand cœur... Je n'ai pas eu

de chance... j'ai perdu deux petits enfants... puis mon mari... Maintenant, je ne suis qu'une bonne dame revenue de tout et qui n'aspire qu'au repos.. . Heureusement, tu m'as donné Bertrade. Je me suis attachée à cette enfant. Elle aussi s'est sacrifiée à toi. Tu lui rendras cette justice qu'elle t'a singulièrement facilité, il y a trois ans, tes comptes de tutelle... Pour tout cela, mon ami, nous ne te demandons rien, que de consentir à son mariage avec Hubert. Tu le lui dois bien. Ce sera la première fois que tu auras ftiit quelque chose pour ta nile.

LK MARQUIS, atlondri.

C'est vrai . . . Pauvre enfant !

MADAMK DK LALIIIÈHK.

Alors, lu viendras à la Ravinière?

Li: MARQIIS.

Eh bien, oui...

■ Uiiand /

ACTE PREMIER

LE MARQUIS

Je ne sais pas... Dans quelques semaines...

MADAME DE LA LUI ÈRE

Oh! je comprends... Ça ne t'amuse guère... Je n'ai pas grandes distractions à l'offrir. Je pourrai cependant inviter nos cousins Ligny. Le mari est un nid à potins. La petite femme est, comme on dit, dans le mouvement... Ah ! et puis, je ne t'ai pas dit que nous avons depuis six mois une nouvelle voisine?

LE MARQUIS

Allons, tant mieux.

MADAME DE LAURILLÈRE.

Une baronne Elven de Rommelsbach, qui a acheté la terre et le château des Gâchetières... Veuve d'un baron autrichien, à ce qu'il paraît. C'est tout ce que je sais d'elle. Mure, mais bien conservée. Très gracieuse avec tout le monde. Très bien pensante d'ailleurs. Elle nous a aidés à garder nos sœurs sécularisées et s'est mis en tête de leur bâtir une école neuve. Nous n'avons avec elle que des relations de bon voisinage et que je

ne liens pas beaucoup à resserrer. Mais toi, tu pourras la voir si cela te fait plaisir. Elle est aimable et semble avoir vu du pays.

LE MARQUIS

Comment l'entends-tu?

MADAME DE LAURIÈRE.

Oh! je n'ai pas d'esprit. J'entends seulement qu'elle semble avoir voyagé et que sa conversation n'est pas ennuyeuse.

LE MARQUIS

Eh bien!... je te le répète... je ferai mon possible. . . (Le valet de chambre apporte une carte.) C'est moi, Monsieur

Gaillard, dont je te parlais tout à l'heure.

MADAME DE LAURIÈRE

Si je l'invite, viendras-tu?

LE MARQUIS

Oh ! je te jure que je viendrais sans cela.

SCÈNE V

Les MÈMIS, CHAILLAKI).

CHAILLAKD.

Cher ami...

Ils se serrent la main. Chaillard salue madame de Laurière. -
M. VITAME DK LAIUKUE, au iKiKiiiis.

\ oulez-vous me présenter monsieur ?

LE MARQUII', présentaul.

Monsieur Chaillard, un de mes bons amis. Ma sœur, la comtesse de Laurière.

MADAME DE LAURIÈRE.

Monsieur, vous pouvez me rendre un service.

CHAILLARD.

J'écoute, madame...

36 rîKiriîADî;

M A DAM K DK LALIUKUK.

Voici. Mon frère se fait prier pour venir passer quelques jours chez moi, à la Ravinière, qui n'est pourtant qu'à une vingtaine de lieues de Paris. Le malheureux craint de s'y ennuyer; et, en effet, la maison est modeste et l'existence y est d'un calme excessif. Mais je suis sûre que, si vous acceptiez ou de l'y accompagner, ou de venir l'y rejoindre...

CHAILLARD.

Quel jour, madame, désirez-vous que je vous l'amène?

MADAME: DK LA U H 1ÈRE.

^!ais le plus tôt possible... la semaine prochaine par exemple.

(Il \n I. A I! 1». Madame, j'obéirai.

MADAME DE LAURIÈRE

Merci, monsieur. A bientôt donc, (au marquis.) Vous êtes pris, mon ami.

ACTE PREMIER

M-: MARQUIS

A quoi reconnaissez-vous ça?

CHAILLARD.

Mon Dieu... je ne sais pas.

LE MARQUIS

Moi non plus... Elle a l'air d'une bonne daine, ma sœur, tout simplement. Vous avez des pivjugés, Chaillard?

Oui, peut-être... sur des détails.

LE MARQUIS

Je suis sûr, par exemple, que vous êtes de ceux qui qualifient les petits pieds et les petites mains d' « extrémités aristocratiques ».

CHAILLARD.

Ca se dit.

40 DE HT HA ni:.

mm; (Ml

Eh bien, mon ami, de Iwns observatours ont remarqué, au contraire, que les fennnes de vieill(^ race ont plutôt de grandes

maines et de grantN pieds — à preuve la reine Berthe — et cela, parce que leurs ancêtres ont eu besoin, avant tout, d'abatis solides pour faire ce qu'ils ont fait.

ni A ILLARD.

C'est possible.

LK MARQUIS

C'est vrai.

CHAH I \in>.

Je vous crois touj<Hn's, cher ami.

ACTE PREMIEU

CHAILLARD.

Je trouve les vôtres meilleures... Vous me meublez, vous m'habillez, vous me choisissez mes tableaux, mes voilures, mes chevaux... mes domestiques... même mes petites amies... Je n'ai qu'à payer les notes... C'est très commode... et je vous en suis très reconnaissant.

LE MARQUIS

Ce bon Chaillard !

Oh! pas méchant, bien sûr... Mais parlons de choses sérieuses... Vous savez que c'est aprèsdemain la journée des drags... Vous conduisez, n'est-ce pas?

LE MARQUIS

C'est convenu.

CHAILLARD.

J'ai fait des invitations de votre part, comme vous m'y aviez autorisé... Je voudrais vous soumettre la liste...

LE MARQUIS

Voyons.

m AILLA RI».

« Duc et duchesse de Baule, marquis et marquise de Yillorceau, duc de Messas, miss Harrison, marquis de Gravant, duc de Brétigny... »

ACTE PREMIER

LE MARQUIS

Entendu,

CHAILLARD.

J'ai encore une petite chose à vous demander.

LE MARQUIS

Parlez, cher ami.

CHAILLARD.

Voici. Un petit journaliste s'est permis, sur ma collection de tableaux, quelques plaisanteries un peu vives... et que je ne puis laisser passer.

U lui tend un journal.

LE MARQUIS

Voyons... Eh bien, mais ce n'est pas très grave.

CHAILLARD.

Ce n'est pas très grave, mais je veux qu'on me laisse tranquille... Et je suis décidé à envoyer à ce monsieur deux de mes amis.

hh BKRTRADE.

Li: MARQUIS.

Diable !

r.H A ILLAli 1).

Je suis comme ça. Cher ami, voulez- vous me faire l'honneur d'être mon f<"moin ?

LE MARQUIS

Je n'ai rien à vous refuser.

ru A ILLARD.

Merci. Hhm' ami.

\.V. MARQUIS

Et l'autre témoin?

niAILLARn.

Qui VOUS voudrez... Un de vos amis du .hockey. par exemple...

ACTE PREMIER

CHAIÎ.LARD.

Pllllot.

LE MAROrIS,

Et si le journaliste ne veut pas marcher ? Car, vraiment, il n'y a pas de quoi.

CH AILLA RD.

Il marchera.

LE MARQUIS

Dites, cher ami, qu'est-ce que vous lui donnez pour ça ?

CHAILLARD.

L'honneur de voir son nom pas loin du vôtre au bas du procès-verbal lui suffira, j'espère.

LE MARQUIS

Oh ! je plaisantais.

CHAILLARD.

Et très finement... Et, maintenant, si nous déjeunions au cercle ?

LK MARQIIS.

Volontiers... Je sors avec vous, (le valet de chambre lui apporte une carie.) .Je n'y suis pas, VOUS le savez bien.

L\ : vaij:t i»i: chambre.

Celle dame a beaucoup insisté.

LK MARQLIS.

Une dame ? (usant la cane.) « Baronne Elven de liommelsbach » . (a lui-même.) Tiens, tiens, la voisine de ma sœur. (Achaiiiard.) Accordez-moi cinq minutes, cher ami ?... Je vous rejoindrai là-bas... \ou]ez-vous sortir par ici ?

(Il \ I I I \ i; n.

A lout à riieure.

Li: MARQLIS.

A tout à l'heure, (chaillar.l sort par la porte degauchli.\ Ai v.ii.t de chambre.) Faites entrer cette dame.

SCÈNE VU LE MARQUIS, LA BARONNE

LE MARQUIS

Madame...

LA BARONNE

Monsieur. . . (ii lui présente un siège.) Je VOUS reiiiiercic do m'avoir reçue, monsieur. Vous excuserez, j'espère, rindiscrétion de ma démarche quand vous en connaîtrez la raison... Je suis, depuis six mois, la voisine de campagne de la comtesse de Laurière, votre sœur. . .

LE MARQUIS

Je sais, madame.

LA RAROXXE*

Peut-être n'aurait-co pas été un titre sulTisanl pour me présenter chez vous.*. Mais il s'agit d'une

48 BERTKADE.

bonne œuvre, el qui ne peut vous laisser tout ù fait indifférent... Quoique très nouvellement venue dans ce joli coin de terre, je m'y intéresse déjà beaucoup... Nos bonnes sœui-s ont été expulsées, naturellement. Elles se sont laïcisées et elles ont pu recommencer à faire la classe... Mais leur maison est une véritable mesure où elles sont fort mal, elles et leurs petites filles. Alors, j'ai entrepris de leur bâtir une école... Je ix>urrais me charger seule de cette petite construction... Mais je suis encore un peu une étrangère... el il m'a paru préférable de réunir, i)our former une sorte de Comité de patronage de l'univ're, quelques-uns des noms les i)lus connus et les pl'i> respectés dans la région... Madame de Laurière a bien voulu me donner le sien... J'ai i)ensé, monsieur, que, peut-être, vous ne me refuseriez \x\s le vôtre.

Li: MA Ko LIS.

Il est à vous, madame. Et j'aurai l'honneur de vous envoyer ma modeste souscription.

i.A ijauonm:.

Merci, monsieur, (m silence.) Ce qui se passe est vraiment bien triste.

ACTE PREMIER

LE MARQUIS

Et l'on ne sait pas où cela s'arrêtera.

LA i]auo>m:.

Dieu seul le sait.

Un silence.

LE MARQUIS

Madame...

Monsieur...

LE MARQUIS, la regardant dans les yeux.

rson, ça n'est pas possible. . . Mais si !.. . Mais si !.. . Voyons, avoue-le, c'est toi, Fabienne... Fabienne (le Montjoye.

LA BARONNE

Tu me reconnais? Quel bonheur !

LE MARQUIS

Trentecinq ans qu'on ne s'est vu.

50 BELLTRADE.

LA BAILLO.N.Nt.;

Gliut ! >'c le dis pas.

Nous sommes un peu changés... Moi, du moins.

LA bauo-nm:.

Tu as noirci, mon pauvre Gonzague.

Li: MAKQLIS.

Et toi, blondi... Mais, sapristi ! Tu as maintenant une tenue !...

LA liAKoNNi:.

On est raniér. nioii cikt. Toul a sun Irmgs.

LL MAUULIS.

Écoute, je suis vraiment content de te revoir.. Sids-tu que tu as été une de mes plus jolies aven

lures d'autrefois ?

ACTE 1>REM1EK

LA BARONNE

Oui, c'a été gentil... Je me rappelle. J'avais dix-sept ans... J'avais été une petite fille pauvre, battue, pas gaie... Je chantais à Bobine, un petit théâtre de rien du tout, où la mode était de venir faire du tapage... Un soir, tu es entré avec une bande joyeuse... Je chantais faux... Un monsieur a crié : « Un parapluie ! Il va pleuvoir ! » Je me suis mise à pleurer... Tu as traité le monsieur d'imbécile et, le surlendemain, tu lui as servi un joli coup d'épée... Tu m'as attendue à la sortie du boui-boui... J'étais éperdue de reconnaissance... .Nous sommes restés six mois ensemble, — les meilleurs de ma vie, je le dis comme je le pense. — En sortant de tes mains, j'étais une autre femme... C'est toi qui m'as formée, mon cher.

LE MARQUIS

Vous aviez l'étoffe .

LA BARONNE

C'est probable. Mais j'ai appris de vous mille choses qui m'ont joliment servi plus tard... A quoi pensez vous?

Li: MARQLIS.

Laissez-moi fermer les yeux... Je me sens rajeunir en vous écoutant... Je le revois dans ton; ses détails, ce temps où il faisait si bon vivre.

Le second Empire.

Li: MARQUIS.

Les dix-huit années de corruption.

LA BARONNE

On était jeune,

LE MARQUIS

Gai.

LA BARONNE

Insouciant.

LE MARQUIS

Kl p;)urlant scnlimental.

ACTE PREMIER

LA BARONNE

On soupait.

LE MARQUIS

On buvait encore du vin.

LA BARONNE

On se levait tard.

LE MARQUIS

Les magasins des boulevards étaient éclairés jusqu'à minuit.

LA BARONNE

Quelle jolie petite ville que le Paris de ce temps-là !

LE MARQUIS

On vivait entre soi.

LA BARONNE

On connaissait tout le monde.

54 liEIIIRADE.

LE MARQUIS

On attelait correctement.

LA BARONNE

11 y avait au Bois des équipages parfaits.

LE MARQUIS

La rue était tranquille.

LA RARONNE.

Pas de tramways.

LE MARQUIS

Pas d'autos.

LA BARONNE

Les journaux étaient décents.

LE MARQUIS

Les livres étaient écrits en français.

On n'était pas bête»

ACTE PREMIER

LE MARQUIS

Il n'était pas question de socialisme, ni d'internationalisme...
ni de toutes ces machines-là.

LA BARONNE

On était patriote.

LE MARQUIS

Et fier d'être Français.

LA BARONNE

On assistait à des entrées de troupes victorieuses.

LE MARQUIS

On était moral.

LA BARONNE

Le roman et le théâtre respiraient le mépris de l'argent.

LE MARQUIS

Et, pourlantj on en avait;

56 nEMTHADE.

ACTE PREMIER

LE MARQUIS

La Belle Hélène!

LA BARONNE

Los romans d'Octave Feuillet !

LE MARQUIS

La délicieuse petite exposition de 180"!

LA BARONNE

Oh! tout ça! lout ça!

LE MARQlls.

3Iallieusement ça a mal fini... Ça devait être... Politique extérieure stupide.

LA BARONNE

On te l'a dit?

LE MARQUIS

o souvenirs! souvenirs!... Je me rappelle le jour où je t'ai dit adieu, pour aller rejoindre l'armée de Charette... Tu pleurais.... comme à

58 BERTRAhi:.

Bobino... Je me suis battu... J'ai été blessé... longtemps malade... Je n'ai plus eu de tes nouvelles... Après la guerre, on ne

s'est plus rencontré... Qu'es-tu devenue?

LA rahonm:.

J'ai eu des hauts et des bas... Passons!... Enfin, j'ai été épousée, on due forme, par un petit baron autrichien, le baron Elven deRommelsbach... Ah I celui-là m'a rudement aimée. Je ne le détestais pas... Il était phtisirpie... .Tel'ai très bien soigné...

Lr: MARQUIS.

Ah?

1,A HAnONNE.

N'aie pas de mauvaises pensées... >[on ami, prends au hasard une famille d'honorables bourgeois, ou, si tu veux, une famille de ton monde, prends-la même bien pensante et strictement correcte, et jure-moi que tous ses membi*es, sans exception, se souhaitent sincèrement les uns aux autivsunc existence interminable... Tu comprends (pie si, après tout ce cpie j'ai vu, j'avais encores des illusions sur la nature humaine... Je ne désirais peut-^lre pas l'éternité de mon mari; mais, je l.^

ACTE PREMIER

le répète, je lai lies bien soigné. Je ne me suis pas servi contre lui de l'amour qu'il avait \)out moi. Et je l'ai même enrichi.

Li: MARQUIS.

Ça, c'est original.

LA BARONNE

Il m'avait emmenée là-bas, dans le cliâteau de ses pères... J'ai su y vivre en vraie dame, je m'en flatte... grâce à tes anciennes leçons, mon cher... La famille du baron finit par m'accepter, car j'étais douce et décente... Mon mari était riche déjà. Mais il avait d'énormes mines de cuivre qui ne lui ra]]portaient presque rien, étant mal exploitées, et par des procédés tout à Mi élémentaires... Je les visitai, je me fis rendre compte... J'avais connu à Paris un petit ingénieur qu'on disait très fort et qui était un peu mon obligé. Je le fis venir. Quelques années après, la production était décuplée. En reconnaissance, le baron, avant de mourir, m'assura la propriété de la moitié des mines, et sa famille ne contesta point la donation. Mon mari mort^ ses parents voulaient même me retenir là-bas. J'ai préféré rentrer en France. Un hasard m'a fait acheter une tei're dans le voisinai:e

oo B E U T K A l) Il .

de la comtesse de Lainière,.. Uli I j'ai été discrète, lu peux m'en croire... Des visites de convenance, rien de plus... Après tout, n'est-ce pas, je suis veuve, et après un mariage très régulier... J'ai dix ans de vertu dans mon passé, mon Dieu oui. Trouve-moi beaucoup de femmes qui en puissent dire autant... Et je suis riclie... très riche, tu sais?... Mais je t'avoue que j'ai surtout soif de considération. C'est la i)assion convenable à mon âge. Je n'ignore pas la vanité des biens de ce monde. Mais je les aime tout de même: ce sont les seuls dont on soit sur... La vie me paraîtrait tro]]eimuyeuse si je cessais d'agir, de m'accroître... je n'ose pas dire: do m'élever...

\.\: M \ !;qi is.

Disons: de monter.

LA iiאו-Nm:.

Si tu veux. Tu connais maintenant mon histoire. Lt toi, qu'es-tu devenu.*

Li: MARQUIS.

Mais... je n'avais pas à « devenir », ma chère. Je suis resté ce que j'étais.

ACTE PUEMIEK. CI

A BARONNE

Je sais. J'ai d'ailleurs eu de les nouvelles, de temps en temps, par les journaux mondains... Je sais... que tu es toujours l'homme le plus élégant et le plus brillant de Paris.

LE MARQUIS

Oui, on le dit. Ma légende est faite... Un peu las, pourtant, et pas gai tous les jours.

LA BARONNE

Écoule, je ne me permets pas de l'interroger. . . Et je vais peut-être le dire une chose ridicule... Mais, qui sait?... Si jamais je pouvais t'être bonne à quelque chose... l'épargner un ennui...

Merci. Tu es toujours bonne fille... Ne fais pas cette moue... Non, mais dire que la dame qui est ici a été la petite Pâquerette

de Bobino!... C'est extraordinaire! Mais comment as-tu eu l'idée de venir me trouver?

62 liEKTUADK

LA BAILONiNE.

J'ai appris, il y a quelques jours seulement, par un hasard que je n'ose qualifier de providentiel, que la comtesse de Liiurière était ta propre sœur.. . Alors, j'ai voulu te voir... je ne sais pas pourquoi... par curiosité... ou pour le plaisir de m'ai tendrir... Je ne le regrette pas... Mais n'aie papeur, je te laisserai maintenant bien tranquille... Et sois sur que je n'ennuierai pas non plus madame de Laurière. (Juant à toi... je sais bien fpir tu ne me trahiras juis.

Geste du,marqui<.

LK MARQUIS

Mais, au fait... Ah! non, c'est trop amusant... J»^ dois justement aller passer (juelques jours à hi Uavinière... Après tout, tu las dit, tu as été mariée... lu es en règle... Et quand même! lUen n< s'oppose à ce que, moi du moins, je te rencontiv.

LA liAUO.NM'.

Alors, au revoir ?

LE .MAUULIS.

Au revoir, ma bonne Fabien n • >

Madame...

ACTE DEUXIEME

A la Ravinière. Un hall. A droite, large baie sur le Jardin; au fond et à gauche, portes romanniques avec le salon et la salle à manger.

SCKNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, MADAME DE LAURIÈRE, BERTRADE, GHAILLARD, MAITRE AUBERT, LIGNY, MADAME DE LIGNY, TARANE, SOLANGE, CÉLESTINE.

On passe de la salle à manger dans le hall.

MADAME DE LAURIÈRE , répondant à une qu'on de Chaillard, à qui elle donne le bras.

Les deux jeunes filles qui ont déjeuné avec nous? C'est Solange Fleuriot, la fille du boulanger,

ti'i tikhadi:.

et Célestine Joly, la fille d'un vigneron. Des aînées (le Bertrade.

r. H A 1 1. 1. A HT) .

Des amies?

MADAME DE LAURIÈRE.

Oui. Bertrade a joué avec elles toute petite » ^ (Même quand elle était au couvent, elle les voyait aux vacances... Au reste, Bertrade connaît tout le monde dans le pays. Elle invite tous les dimanche à déjeuner deux ou trois de ses camarades. Elle-même va

quelquefois manger la soupe chez Tua et chez l'autre... Ça lui
]laît.

CHAIM.AILL).

Vraiment? Mais c'est admirable!

TA II A N \: , qui vioil derrière.

En quoi admirable?

Tous trois continuent la conversation. Pendant ce temps-là,
monsieur vl madame de Ligny et les trois jeunes filles causent
ensemM<\

L E M A II (} IIS, à n>ailro Aul»erl.

Quand êtes- vous arrivé?

ACTE DEUXIEME. O

MAITRI: ALBERT.

Ce matin, monsieur le marquis. On m*a dit que vous étiez à
l'église.

LE MARQUIS

C'est aujourd'hui dimanche, maître Aubert.

MAITRE AUBERT

Mais j'ai vu monsieur Chaillard... Et madame de Laurière a eu
la bonté de me retenir à déjeu ner. Quand pourrai-je vous voir

seul à seul?

LE MARQUIS

Mais dans un instant, mon bon ami.

MAITRE AUBERT

C'est que j'ai affaire demain à Paris et je suis obligé de reprendre le train de quatre heures.

La voiture vous conduira à la gare... Et... vous avez des choses à me dire?

GG UERTUADE.

MAITRE AUBERT

Très intéressantes.

LE MARQUIS

Fâcheuses ?

MAITRE AUBERT

Pas précisément. Cela dépendra de la façon dont vous les prendrez.

Ils continuent la conversation.

IJERTRADE, à Tara ne.

Eau-de-vie de marc?... Kirsch?... Il est très vieux. Il est fait avec les cerises des cerisiers où nous grimpons il y a vingt ans.

TA à l'a.m.:

(hii, nui. j«' in<' «Hivirns.

IlliliTIÎ ADE.

Nous nous entendions très bien.

tara.m:.

Nous continuons, n'est-ce pas?

ACTE DEUXIÈME. CI

Nous continuons.

TARANE.

Quand parlez-vous à votre père ?

J'attends un moment favorable... >Iais j'ai un peu peur...

TARANE.

.Te ne lui demande que vous : il no peut pas refuser.

Je ne crois pas. (lc quittant.) Allons, Célestine, Solange, aidez-moi donc un peu.

SOLANGE et CÉLESTINE.

Oui, oui, Berlrade.

Klles sencnt café et liqueurs ù Ligny, maître Aubert, etc. C H A
I L L A R D , à madame de Laurière.

Rertrade tout court?

68 BERTRADK.

TARA m.:

C'est elle qui le veut. Ça vous choque?

CIÏAILLARD.

Non, mais... (a Bcnrade qui lui sert le café.) MeS FCS-

pectueux compliments, mademoiselle... J'avais eu déjà l'occasion d'admirer votre grâce et votre esprit... je connais maintenant votre bonté... Savez-vous que, ce que vous faites là, c'est du socialisme?

Connnenl ?

CUAILLAHO.

Mais, en traitant de cette façon des jeunes filles qui, après tout...

df:rtiiai>k. ^

Oh ! non, ce n'est pas du socinlismo.

ACTE DEUXIÈME. G

BERTRADK,

Encore inoins, par exemple !... C'est... ce n'est même pas de l'évangile. Ce n'est rien du tout... C'est naturel, voilà.

C'est « vieille France ».

CHAILLARD.

Croyez-vous ?

TARANE.

Je crois, monsieur Chaillard, que, sauf dans de petits coins comme ici, les classes sont beaucoup plus séparées aujourd'hui par les mœurs qu'elles ne l'étaient autrefois par les institutions...

CHAILLARD.

Permettez ! . . .

U continue un moment à causer avec Tarane. MADAME DE LALRIÈRE, à Beilrade.

As-tu parlé à ton père?

iJKirruADi:;.

C'est ce qu'Hubert me demandait à l'instant.

MADAMi: Di: LAlIlKHi:.

Eh bien ?

r. i: Il T it A 1 » !•: .

Eh bien...

MADAME Di: LALIUKHi:.

Tu ne parais pas pressée.

Oli! tante, ne soyez pas méchante... j'ai peur...

MADAME DE I A I' Il I ÈltE .

IV'ur. toi. Uertrade?

RE in RADE.

.lai |)eur parce que j'aime Hubert. Je l'aime tant, si vous saviez!... .le ne puis le dire cpi'à vous... Je ne puis même pas le lui dire, i\ lui. Alors, ce serait pour moi une telle douleur si nmii père refusait...

ACTE DEUXIEME

MADAME DE LAUIUÈRE.

11 ne refusera pas. Tout au lilus se fera-t-il prier. Il paraît d'assez bonne humeur depuis qu'il est ici. Promets-moi que tu seras brave et que lu lui parleras... aujourd'hui même.

BERTIIADE.

C'est promis... ma mère.

MADAME DE LALUIÈIIE.

Chère enfant !

Elle quitte Bortraddi SOLANGE et C É L E S T I N E , suluaail la comtesse.

Au revoir, madame.

MADAME DE LAUIUÈRE.

\ous partez déjà, mes petites ?

SOLANGE

C'est qu'il fuit que nous finissons le reposoir.

BERILLADE CÉLESTINE.

Et que nous soyons à l'église à trois heures pour la procession.

Le reposoir ? La procession ?

MADAME DK LAURIÈRE.

C'est aujourd'hui la Fête-Dieu, monsieur Chaillard. Vous l'auriez appris ce matin si vous étiez venu avec nous à la messe... Il y a, comme tous les ans, un reposoir dans le parc, et la procession nous fait riionneur d'y venir.

M AI» A. mi; I>r, MT, Nï,

Oh ! (pic ra doit être pillorcsque!

TA R ANE, il l'iul.

Dinde, va !

SOLANGEi

C'est Célestine qui porle la bannirre.

ACTE DEUXIÈMI:.. TS

Et Solange qui tient la claquetlc.

CHAILLAUD.

La claquette ?

Oui, pour faire manœuvrer la trou|)c angélique.

CHAILLARb.

La troupe angélique?

CÉLESTIM::.

L('>^ |M'lito^ i\]|('< qui jettent des fleurs devant le
(lais.

MADAME DE LIGNV.

Oh ! que c'est gentil ! Que c'est gentil !

TARA m:.

Vous êtes en plein milieu clérICAL, monsieur Chai 1 lard.

là BERTUADE.

CHAH.LAlll».

Attendez!... Mesdemoiselles, cela fait sans doute plaisir à vos parents que vous portiez la bannière... et la claquette... et la troupe angélique, et tout ça?

SOLANGE

Bien sûr.

Papa a ûiit une scène à monsieur le curé parce que, connne j'avais été au bal, monsieur le curé voulait me rayer de la confrérie.

MA DAM K DL. I.AI IllÈKH.

Oh ! il y a encore de la religion dans le |»ay>, Dieu merci I

CHAILLARh,

Et dites-moi, mesdemoiselles... qui est voire député ?

SOLANGi.*

.le crois que c'est monsieur Lerat.

TA R ANE

J'en sais quelque chose. Je me suis présenté contre lui aux dernières élections. J'habite le canton voisin. Je suis cultivateur et je me donne autant de mal que le plus laborieux des fermiers... Je vis avec une simplicité parfaite et je puis dire que je rends des services... Mais, ces gens, qui veulent que leurs fdles portent la bannière de la

76 BERTHADh;.

Vierge, voleut pour Leral parce qu'il leur jjronicl de les débar-rasser des curés. Voilà.

Oh ! Ce n'est pas contre vous, tout ça, monsieur de Tarane. Mais, n'est-ce pas? nos parents no '^nnt pas libres.

CHLESTINI: .

C'est à cause du tramway de Péri[^]ny à Meaux

Papa dit qu'on n'a rien si l'on n'est pas avec li Gouvernement.
Alors...

SCÈNE II

Les Mêmes, moins SOLANGE et GÉLESTINE

TA 11 AN E , comme à lui-même.

Bail !... C'est bien fait, après tout.

Quoi

CHAILLARD.

T A it A > I-

Que les Lerat triomphent... .Moi, je lais ce «pie je peux... Mais les derniers aristocrates de naissance... (oh ! soyez tranquille, monsieur Chaillard, je reconnais d'autres aristocraties) ne font guère leur devoir, qui est, pour quelques-uns, de demeurer sur leurs terres, et, j)our tous, de travailler. Mais les uns font la tête; d'autres s'enlèlent, avec un orgueil béat, dans une oisiveté parcimonieuse ; d'autres se croient obligés de donner dans ce qu'on appelle les idées nouvelles, et qui ne sont pas fraîches, pourtant !... Nos aïeux

G RAILLA RE

Eh ! pardon. Moi, j'en vis.

TARANE.

Je ne vous le fais pas dire.

CHAILLARI).

Pourquoi ne serais-je pas sincère? D'ailleurs», cher monsieur, erreur ou non, croyez bien qu'on ne remonte pas certains courants...

TARANE.

Cela se dit. Mais on les juge, au moins. C'est une petite consolation»

so . r.KRĭHAnr

IJ; MAHUL i

La vraie consolation, mon ami, c'est de n y pa» penser... Mes ancêtres avaient leur rôle naturel, qui était de faire la guerre et de faire la vie jolie autour d'eux... Je me suis rabattu sur le second l)oint. Ce n'est pas ma faute. On nous a dispensés de nos devoirs en nous dépouillant de nos droits. . . Je me regarde comme un survivant... un inadapté...

MADAME DE LIGNV.

Un joyeux inadapté.

ĭARANE.

C'est commode, mon cousin.

BERTKADE, suppliant»-.

Hubert !

LE MARQUIS

Il m "agace, ce petit-là.

MADAME DE EAURiÈHE.

Messieurs, assez de |)olili(iue coinnie ça, je vous en [»rie.

ACTE DEUXIEME

TARANE.

Le fait est que voilà des propos bien vains.

MADAME DE LIGNV.

Oh! pourquoi?... Ça commençait à m'inté-
resser.

CIIAILLARD.

Vous avez des oj)inions politiques, uiadaine ?

TARANE.

Madame de Ligny est socialiste.

MADAME DE LIGNY

Oui.

CHAILLARD.

Bravo ! Pourquoi ?

MADAME DE LIGNY

Mais parce que... enfin... Tolstoï... la religion de la souffrance humaine... Et puis, c'est amusant.

82 HKUTRADK.

\oilà (les raisons.

MADAMK 1H: LAI It IKHF.

Messieurs, messieurs, vous êtes insupportables

CHAI LL A RI

C'est vrai.

MAKAMK Itl- LAI IUKRK.

11 n'y a que Ligny qui no s'en mèlo pas cl y l'eu remercie.

Oliî moi, ma cousine, je n'ai pas d'idées.

MAI» A. ML]]] LAI in LU L.

Au moins, vous, vous l'avouez... En revanche, vous savez des histoires. ConteZ-nous-en.

Lie, NY.

Mais je n'en sais pas, ma cousine... Ou du moins... Cette dame qui était ce matin à la messe. côté de la Vierge, c'est bien la biimne dElven?

ACTE DEUXIÈME

MADAME DE LA LUI EUE

Oui, notre nouvelle voisine... Elle est très bien.

LIGN Y

Je l'avais déjà aperçue, il y a deux mois, pendant notre dernier séjour à la Ravinière... Je me suis informé...

MADAME DE LAURIÈRE

Et qu'avez- VOUS appris?

LIGNY

Pas grand'chose... En quels termes etes-vous avec elle?

MADAME DE LAURIÈRE

Presque nuls, mais pas mauvais... Relations <le convenance.

LIGNV.

Qu'est-ce que vous savez d'elle?

MADAME DE LAURIÈRE

Veuve d'un baron autricbien. A longtemps vécu

8/i B EUT 15 A DE.

à l'étranger. Très riche. Bien pensante. C'est tout. Vous en savez davantage?

« Je sais > } n'est pas le luol... Seulement, il paraît qu'elle est née Florence Taponnier... et qu'elle s'est appelée Fabienne de Montjoye.

CllALLAllI».

Fabienne de Montjoye?... Attendez donc.

L i (-. N Y . Vous l'avez connue?

cil AILLA Kl), s'écrit""

Moi ! Uh ! non, je confondais.

Il paraît qu'elle a été artiste au théâtre Bobino. vers la fin de l'Empire.

Li: MMH.tl I>.

Inil ra lia aucun inlirl. Iai;iy.

ACTE DEUXIEME

MADAME DE LIGNY.

Mais si ! Mais si ! (a Ligny.) Continuez, Hector. Après?

LIGNY

Après? Rien... Il y a bien eu, un peu après la guerre, une histoire d'entôlage — oh ! d'entôlage élégant — où elle aurait été mêlée... Mais elle a été acquittée... avec excuses du président.

MADAME DE LAURIÈRE

Mais qui est-ce qui vous a appris tout ça?

MADAME DE LIGNY

Hector est très lié avec le préfet de police.

TARA NE

C'est ce qui donne tant de charme à sa conversation.

LIGNY.

Florence, donc, ou Fabienne, m'a dit ce haut magistral, s'était fait une touchante spécialité.

Elle était comme qui dirait petite sœur pour poitrinaires riches... Elle a enfin rencontré le bon... le baron d'Elven. Il faut dire qu'elle Ta prolon[^]ide cinq ans et qu'elle a doublé sa fortune avant d'en hériter; car c'est, paraît-il, une femme d'affaires de premier ordre... D'ailleurs, tenue parfaite... Cela, toujours... même à Bobine... Un» intelligence et une volonté.

M A D A M ! • D E L 1 G N V

Une femme par delà le bien et le mal. ' trouve ça très chic.

Voilà maintenant Huguette nietzschéenne. Eli" était socialiste tout à l'heure, ce qui ue paraît pa s'accorder très bien. Au fond, je la crois anar chiste comme l'enfant qui vient de naître... En art, elle est naturellement |)our l'art d'aprèsdemain, et elle fait en outre des petits vei-s d'un paganisme à faire rougir la maréchan^^-^"" Ti- ••où est-elle ?

Madame de Ligny vient, en eflet, de sorlir sileacieusemeiit. LIG.NY.

Sa piqûre de morphine.

ACTE DEUXIÈME

TARANE.

C'est vrai, j'oubliais.

MADAME DE LAT'RTÈRE

Pauvre enfant !

LIGNY

Pour en revenir à la baronne...

LE MARQUIS

Mon cher cousin, tout ça c'est très joli... Mais, enfin, vous n'y étiez pas... Madame d'Elven est une femme; elle est maintenant seule, elle a été régulièrement mariée; elle fait rebâtir l'école des sœurs... Voilà tout ce que nous avons à savoir d'elle.

MADAME DE LAURIÈRE

Mon frère a raison. Ne soyons pas si curieux.

MAITRE AURERT.

Croyons à la façade les uns des autres.

LK MARQUIS

•Vous parlez peu, maître -Vuberl, mais vous dites de fort bonnes choses.

MAITRR AIBR HT, saluant.

Monsieur le marquis...

Oh! moi, vous savez... on m'a demandé une histoire, j'en ai raconté une.

<:ii Aii.i.Ajii».

Déjà deux liciin-^... Oui o<{-ro (jni vient nvtr moi en auto?

M AI» A mi: I)K lit. nv, rentrant.

Nous!

r A II A N i: .

Ça v.i mi(M!x .*

M \ I' \ M I I' I 1 I ■. \ ^ . (Mii. iiiii'ivi.

ACTE DEUXIEME

CHAILLARD, à madame de Laurière,

^le ferez-vous l'honneur, madame... (a Beriiade.) et vous, mademoiselle... et vous, monsieur de Tarane?

MADAME DE LAURIÈRE

Mille remerciements, cher monsieur, mais aujourd'hui nous avons les vêpres...

CHAILLARD.

Pardon... Je vais voir si la machine est prête et donner les derniers ordres.

Il sort.

ACTE DEUXIEME

MADAME DE LAURIÈRE

Mon petit Ligny, je vous vois venir... Mais je ne vous demande plus d'histoire. Monsieur Chaillard est mon hôte.

LIGNY

Oh! cette fois, ce n'est pas une histoire, c'est une légende. Mais elle est drôle.

TARANE,

Voyons.

MADAME DE LAURIÈRE

Ligny, je vous ai prévenu, je ne vous écoute pas.

LIGNY

Je dirai donc, pour ne faire de peine à personne : il y avait une fois un financier qui avait entrepris — en Birmanie, si vous voulez — la construction d'un chemin de fer. Le Gouvernement birman lui assurait, mettons deux cent mille francs par kilomètre, prix uniforme. Pour les kilomètres en plaine, c'était admirablement payé. Pour les kilo-

92 BEHTRAnK.

mètres en montagne, c'était un peu juste; mais notre financier devait se rattraper largement sur l'ensemble. Or, quand la voie atteignit la région montagneuse, des brigands assassinèrent les ouvriers. Cas de force majeure. Le Gouvernement birman dut se contenter des kilomètres en plaine et notre financier empocha la forte somme. C'était lui qui avait payé les brigands.

BEKTRADE.

Quelle horreur!

M AI) A mi: ih: i.k. nv.

Eh bien. moi. je Irouv»' ra rpalanl '.

TARANK.

J'attendais ce cri.

LIG.NY

Autre histoire.

M \ 1' \ M | - l'i I \ I m I it I .

iNoll ' . IKMI !

ACTE DEUXIEME

MADAME DE LIGNY

Oh! si! si! Allez-y, Hector.

LlfiNY.

Notre homme, à cette époque, était déjà très bien avec le sultan... de Birmanie, toujours... Il avait amené avec lui sa femme, la compagne des jours difficiles, une petite Parisienne jolie, diton, mais dont il était un peu las. 11 obtint pour elle la permission de visiter le harem. Pendant In visite, le sultan l'aperçut, je ne sais comment. Elle lui plut. Il la garda. Le mari ne la réclama point, mais il eut sa concession de chemin de fer... Quelque temps après, la petite fennnc, qui n'avait aucun goût pour la vie de harem, essaya de s'échapper... Ça lui réussit mal... Le mari se fit délivrer par faveur l'acte de décès, ce qui lui permet de se remarier, quand il le jugera utile... Et fichtre! c'est un joli i)arti.

MADAME DE LIGNY

C'est admirable !

LE MARQLIS.

l*as un mot de vrai, bien entendu, dans tout ça,

94 BERTRALI^H.

mon petit... Mais, il n'y a pas à dire, Chaillaid est, dans son genre, un homme très remarquabl< une manière de conquérant.

TA H ANE

Cartouche aussi.

LK MA non s.

Vous allez Irop loin. Taranc

Oh! mon cousin, je veux bien croire comn vous que ce ne sont là que d'agréables hi?t riettes... Je n'ai rien contre votre ami... Mais m, chose dont je suis sur, parce que je la sens |)r<'fondément, c'est que les Chaillard et moi, nonne sommes pas de la même espèce.

MADAME DE LA T RI ÈRE

11 faut cela pour la variété de la vie... Maidites-moi, Tarane, si j'ai bien compris, monsi» ' Chaillard o<\ député «>cin]i<l«^?

Oui, sur son programme.

ACTE DEUXIEME

MADAME DE LAL'RIÈRE

Et il possède une grande fortune?

TARANK.

Trente ou quarante millions.

MADAME DE LAURIÈRE

Qu'il garde?

TARANE.

Et qu'il augmente.

MADAME DE LAURIÈRE

C'est très curieux.

TARANE.

C'est très simple, ma cousine... Je ne parle plus ici de monsieur Chaillard... Mais un régime comme celui-ci, qui tend, sous sa rhétorique imbécile, à ramener les hommes à l'état de nature, est évidemment le plus favorable aux forts sans scrupules et aux gros mangeurs... Ajoutez qu'un homme d'affaires, de certaines affaires, a besoin

96 BEUTRADE.

du gouvernement... Il va où est la force. C'est en se disant socialiste et révolutionnaire qu'il est le plus sûr aujourd'hui de garder ses millions. La foule n'exige pas de ceux qu'elle adopte la pauvreté, le désintéressement, ni la vertu. On dirait qu'il lui est indifférent d'être dupe. Elle ne veut qu'entendre certaines paroles. Des gens comme Chaillard le comprennent très bien et...

ACTE DEUXIEME

LE MARORi

Vous savez bien. Le petit pavillon sur la rivière. Pourquoi pas venue?

MADAME DE LIGNY

Pas pu.

LE MAKU'l!^.

Hector?

MADAME DE LIGNY

Oh ! non. Ça lui est bien indifférent.

LE MAHQLIS.

Il n'est pas jaloux?

MADAME DE LIGNY

Ha! ha! ha!

LE MAIIQUI S.

Pourquoi riez-vous ?

JOO BEUTRAKK.

M \ Il \ \] \- iiK I.ir, N Y.

Parce que... Nous croyez le tromper.'

LE MARQUIS

C'est mon plus cher vœu.

ACTE DEUXIEME

MAITRE ALBERT,

J'entends que dans un mois Villeronce et Marchebault appartiendront à vos créanciers ; que vous devrez même quitter votre hôtel de Paris et que vous ne posséderez plus rien, si ce n'est trois millions de dettes environ.

Li: MARQUIS.

Vous êtes sûr?

MAITRE AUBERT

Oui.

LE MARQUIS

Et... qu'est-ce qu'on peut contre un homme insolvable ?

MAITRE AUBERT

Rien du tout. Même, quand il a un nom... il arrive que ses créanciers le nourrissent. . . pour lui garder la chance de se refaire... qu'ils lui procurent une place.

IOI BERTRADE.

LK MARQUIS

Croupier, par exemple ?

MAITRE ALBERT

Pas nécessairement, monsieur le marquis... Il y a, dans les Compagnies d'assurances, certains emplois. Il y a même les Conseils d'administration. Au reste, vous pouvez encore vivre chez madame voire sœur... qui est déjà votre créancière pour une somme de cinq cent mille francs... Seriez-vous disposé à accepter cette existence ?

Li: MAUQI IS.

\(>us savez bien que non.

Alors, il faut prendre un parli.

LE MAKoriS.

Il fait le scslc de se lirer un coup de revolver.

MAiTin; AI m: HT.

Pas encoi"e.

ACTE DEUXIEME

LE MARQUIS

J'aime mieux ça. Mais alors, quoi ?

MAITRE ALBERT

Avez-vous le préjugé de classe ?

LE MARQUIS

Évidemment, mon ami, je l'ai. Je crois même que je n'en ai guère d'autre.

MAITRE AUHKHT.

Mais... VOUS avez de la sympathie pour monsieur Chaillard ?

LE MARQUIS

Très gentil, Chaillard, je vous le disais encore tout à l'heure .

MAITRE ALBERT

Alors...

LE MARQUIS

Parlez.

J«(; BERTRADK.

MMTRF MBKKT,

C'est un peu difficile.

L i: M A i{ u lis.

]h\ courage.

M A 1 T II r A i: n E R T .

Eli bien, monsieur le marquis... Oh ! je ne suis chargé d'aucune mission officielle... Mais je dois vous dire que monsieur Cliillard n'a pu voir mademoiselle Bertrade sans être vivement impressionné de sa beauté, de sa grâce, de son esprit... el (jue...

All(»ns donc ! 11 y a longtemps que je vous sens venir.

M \ iTiu: M ni;n T.

Je peux continuer .' '

ACTE DEUXIEME

MAITRE AUBKRT.

Eh bien, voici. Vos immeubles rachetés, toutes vos dettes payées...

LE MARQUIS

Toutes?

Absolument, et soixante mille francs de pension pour vous.

LE MARQUIS

Quelles conditions ?

MAURE AUBERT

Aucune. La main de mademoiselle Bertrade. Uien de plus.

Li; MAUQlls.

Hien de phis ?... Vous êtes étonnant.

MAITRE AUBERT

Vous vous méprenez sui ma pensée, moisieui'

le marquis... Monsieur Chaillard ne se dissiniuli' pas que l'honneur qu'il sollicite est sans prix... Mais enfin ce qu'il offre est

à considérer.

lf: marquis.

11 y tient donc bien ?

MAI tri: al bkut.

Énormément.

LE MARQUIS

l*ourquoi?

MAI i IIL AL iJl.li i .

C'est son idée.

Un temps.

UI-; M A II n 11^.

Alors, je garderais mes terres, mon lnMel .*

MAITRE AUBERT

Oui et non. C'est monsieur Chaillard qui en serait propriétaire... Mais, cerliiinement, il sérail fier de vous y offrir la plus large hospilalilé.

ACTE DEUXIÈME

LE MARQUIS

J'entends...

MAITRE ALBERT

Vous seriez chez vous, étant chez votre fille.

LE MARQUIS

Et... quelle est la réputation de Chaillard ?

MAITRE ALBERT

On dit beaucoup de mal de lui... mais pas devant lui... au contraire.

Mais enfin, mon ami, cette immense fortune...

MAITRE ALBERT

Eh bien ?

LE MARQUIS

Tout ce qu'on raconte...

MAITRE ALBERT

Vous disiez vous-même que vous n'en croyiez pas un mot.

LE MARQUIS

Et vous ?

MAITRE AUBERT

Monsieur Chaillard est mon client.

L I : .M A U i) lis.

Mais encore !

MAITRE AUBERT

iMonsieur le marquis, il y a une phrase de Boni daloue qu'on allribue ^«"iiéralement à Bossuel < qu'on ne manque jamais, (raillcin's. do riler (on de travers.

Vo vous.

MAn Hi: AIB KRT.

C'est que...

ACTE DEUXIÈME

LE MARQUIS

C'est indécent?

MAITRE AUBERT

Non. Mais la phrase est dure.

LE MARQUIS

Dites toujours.

MAITRE AUBERT

La voici : « Parcourez les maisons et les familles distinguées par les richesses et par l'abondance des biens, je dis celles qui se piquent le plus d'être honorablement établies, celles où il paraît de la probité et même de la religion ; si vous remontez jusqu'à la source d'où cette opulence est venue, à peine en trouverez-vous

où l'on ne découvre dans l'origine et dans le principe des choses qui font trembler. »

LE MARQUIS

C'est Bourdaloue qui a dit ça ?

MAITRE AUBERT

Lui-même. Et peut-être l'a-t-il dit devant quelque ancêtre à vous.

C'est extraordinaire... Et vous vous êtes doni la peine d'apprendre ça par cœur?... C'est drôl'

MAITRE ALBERT

Mais non. C'est une phrase particulièreinn intéressante pour un notaire... attendu que l' notaires sont peut-être les homni*"^ 1^ ^ plu- ^m. blés d'en vérifier l'exactitude.

L i: M A R Q lis.

Enfin, mon ami, cela revient à diiv ipi» i <) gine de ma fortune à moi — ou du moins de cel que j'avais — se perd dans la nuit des temps Alors, on ne sait plus... Mais, pour Chaillm' croit savoir.

MAITRE AUBERT

Toute grande fortune est une conquête... ' vous ai entendu appeler Cli.iill.nd un fé»Ml d'aujourd'hui.

ACTE DEUXIEME

LE MARQUIS

C'était pour lui faire plaisir. Et puis, je disais ((d'aujourd'hui ». Cela fait une différence. Le temps, les siècles... cela ne s'acquiert pas.

MAITRE AUBERT

Il le sait bien... C'est pour cela qu'il voudrait, par un détour, donner à sa fortune trop neuve un peu de la dignité que confère l'antiquité du

nom...

LE MARQUIS

Comment cela?... Ma fdle ne serait plus que madame Chaillard.

MAITRE AUBERT

Elle pourrait s'appeler d'abord Chaillard de Maufferrand.

LE MARQUIS

Et lui aussi... C'est singulier... Nous causons, n'est-ce pas? D'ailleurs, remarquez-le bien, je n'ai pas le droit de disposer comme cela de ma fille... Savons-nous si elle n'a pas quelque sentiment ?

MAITRE AUBERT.

Monsieur de Tarane? On vous en a dit quelque chose?

LE MARQUIS

Oui, ma sœur, il y a quinze jours.

MAITRE AUBERT

Qu'avez- vous répondu?

LE MARQUIS

Que je verrais.

MAITRE AUBERT

Monsieur de Tarane ne vous a pas fait sa demande?

Non.

MAITRE AUBERT

Est-ce qu'il vous plaît beaucoup?

ACTE DEUXIÈME

LE MARQUIS

Lui? Je l'ai en horreur... Cette manière devons faire la leçon... Il doit avoir un fichu caractère... Bertrade serait malheureuse avec lui.

MAITRE AUBERT.

Sans compter que mademoiselle de Mauferland n'ayant plus de dot... Assurément, monsieur de Tarane aurait assez de délica-

tesse pour ne pas le lui faire sentir... Mais cela n'en ferait pas moins à mademoiselle de Mauferland une situation assez difficile. Au lieu que monsieur Chaillard, qui ne veut qu'un nom, se croirait toujours son obligé et le vôtre.

LE MARQUIS

Il y a du vrai dans ce que vous dites là.

MAITRE AUBERT

Vous y songerez, monsieur le marquis. Pour moi, je vous prie de m'excuser. Je dois prendre le train de quatre heures qui ne m'attendra pas...

IIG BERTRADE.

SCÈNE VI

Les Mêmes, BERTRADE.

BEUTRADn, entrant du dehors.

Mon père...

LE MARQUIS

Toi?... Vous permettez, maitre Aubert? (ABorirado.) Je te croyais à l'église.

.l'ai à vous parler, mon pri'c

LE MARQUIS

Un moment, et je suis à toi. (Reconduisant maître

Aubert.) A bientôt, mon bon ami.

MAITRE ALBERT.

Je sais que monsieur Chai m'attend à la gare... Que lui dirai-je?

SCÈNE VII LE MARQUIS, BERTRADE

LE MARQUIS

Qu'y a-t-il, ma fille?

Mon père, ce que j'ai à vous dire est très sérieux.

LE MARQUIS

Diable!

Très sérieux — et très simple. Ma tante a dû vous le faire sentir. Elle vous a dit comment j'avais retrouvé, l'année dernière, mon cousin Hubert de Taranc... et que nous avons beaucoup d'affection l'un pour l'autre... Enfin, mon père... je sais... je crois savoir qu'Hubert a l'intention de vous demander ma main.

ACTE DEUXIÈME

LE MARQUIS

Oui? Vous avez arrangé ya tous les deux?... Et vous me prévenez quand votre décision est prise. Mon Dieu, je ne te fais pas de reproche... Mais il me semble qu'on aurait pu me consulter plus tôt... que c'était à moi, peut-être, de te choisir, de le proposer un mari.

BEIITRADE.

Ah ! nion père. Dieu sait si j'aurais vuulu qu'il en fiit ainsi I... Mais, vous le savez, j'ai eu le malheur de vivre presque toujours séparée de vous, privée de votre direction, de vos conseils... Depuis deux jours que vous êtes ici, j'ai essayé plusieurs fois de causer avec vous un peu plus intimement... et... je me trompe peut-être... mais j'ai cru voir que vous ne le désiriez pas.

LE MARQUIS

Je n'aime pas les épanchements inutiles.

Hier, vous avez bien voulu faire une promenade avec moi dans le parc... Ça été d'abord pour

moi une grande joie... Mais vous ne m'avez parlé que de chasse, de courses, de théâtre...

LE MARQUIS

De quoi veux-tu?...

Enfin, mon père, je ne suis plus une fillette... Vous avez dit quelquefois que vous aviez confiance en moi... que vous aviez pour moi de l'estime... Il paraissait entendu que vous approuviez d'avance le choix que je ferais...

LE MARQUIS

Évidemment, s'il était raisonnable.

J\e Test-il pas?... Hubert est de noire famille... Vous m'accorderez bien que c'est un jkirfait honnête homme... Nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées...

LE MARQUIS

C'est possible, mon pelif cnfaïl... Mais j'aime

ACTE DEUXIÈME

mieux te le dire tout de suite... Tu ne peux pas le figurer comme ce garçon-là m'agace.

Parce que vous ne le connaissez pas... Oui, il a l)arfois une franchise un peu gauche... Mais c'est le meilleur cœur, le caractèrc le plus franc, Tàme la plus haute... L'antipathie qu'il vous inspire ne peut pas être bien profonde... D'ailleurs, si je me marie, il n'est pas à croire que j'aie le bonheur de vous voir beaucoup plus qu'auparavant. Vous ne souffrirez donc pas beaucoup de ses défauts.

LE MARQUIS

Pourquoi dis-tu que je ne te verrai pas plus qu'auparavant?... Eh bien, voilà qui te trompe. J'espérais, moi, que ton mariage serait une occasion de nous rapprocher, de vivre un peu plus ensemble... Mais, naturellement, il faudrait pour cela que mon gendre me plût. Et celui-là !... Ah 1 je ne te dissimule pas que j'avais rêvé autre chose... Si encore il était riche !...

Il l'est assez pour moi, mon père...

Il le serait assez à la rigueur, si... Il faut que lu saches tout, ma pauvre enfant... Il me serait difficile en ce moment de t'assurer, comme je m'y suis engagé, la rente du bien de ta mère... et...

Hubert le sait... 11 me prend comme j« >ui>... sans un sou... Et il vous délivre d'un grand souci...

U: .MARQUIS

Écoute, lierlrade, je vois ta pensée... Il vaut mieux nous expliquer une bonne fois... Eh bien, oui, c'est vrai, je suis ton débiteur.

ii L li 1 H A 1» t .

De grâce, mon père, ne parlons pas de cela.

LE MARQUIS

Et moi, je veux en parler... Oui... c'est exact, c'est parfaitement exact... Quand j'ai dû le rendre mes comptes de tutelle, je me suis trouvé dans

ACTE DEUXIÈME

l'embarras. Des affaires embrouillées... des spéculations^ malheureuses... tu ne peux pas comprendre... Tu as été très bien. Tu as eu le souci de notre nom. Tu as déclaré et signé ce qu'on a voulu, accepté tous les arrangements. Alors, n'est-ce pas, tu te dis que, puisque je suis ton obligé...

Mon père 1

BERTRADE, suppliante.

Oui, ton obligé, c'est le mot... Donc, tu te dis que, en retour, c'est bien le moins que je te laisse te marier à ton gré et que, vraiment, j'aurais mauvaise grâce à te contrarier là-dessus... Mais, ma pauvre enfant, c'est justement parce que je t'ai des obligations, c'est pour cela, comprends-moi bien... que je ne dois pas... non, non, je ne dois pas consentir cà un mariage aussi... médiocre, aussi peu digne de toi... Je t'ai fait tort: je veux réparer; je veux te rendre, et au delà, ce que tu as perdu par ma faute... Et puis, vois-tu, il y a autre chose... Je ne veux pas, moi, qu'on t'épouse sans dot; je ne veux pas qu'on recueille

mademoiselle de Mauferland par pitié... A

non, tu parleras tout à l'heure. Je ne veux pas qu'Hubert ait sur toi cet avantage, ni qu'il se donne l'air de se sacrifier pour nous, de se substituer à ton père dans les réparations que je te dois... Qui sait si, quelque jour, il ne nous le ferait pas sentir? Cela, je te l'avoue, me serait insupportable... Comprends-tu, maintenant, que ma conscience et le sentiment de ma dignité m'interdisent de consentir à ce mariage?

Mon père, en faisant ce que j'ai fait, il y a trois ans, je n'ai jamais entendu que cela me rendit indépendante de vous et me dispensât le moins du monde de mes devoirs de respect et d'obéissance. Mais je ne croyais pas non plus que cela diit avoir pour effet de vous rendre plus rigoureux à mon égard. J'ai vingt-quatre ans, vous m'avez toujours reconnu du sérieux et du bon sens... Ce mariage n'est, à coup sûr, ni absurde, déshonorant. Vous prêtez à Hubert des sentiments qu'il n'aura jamais, et vous le savez bien... Mon père, si j'ai toujours été pour vous une fille

irn'»prochable, je vous supplie de me donner votre consentement.

t)ort9 , nïï

ACTE DEUXIÈME

LE MARQUIS

Oh! je sais... tu es douce, mais tu as la tête dure. Tu es majeure, tu peux te marier malgré moi, c'est évident. . . m'envoyer. . . comment disentils?... des actes respectueux... comme une fille révoltée... Eh bien, c'est moi qui te prie d'attendre tout au moins, tu entends? d'attendre seulement un peu... Tu ne peux pas refuser cela à ton père... Tu ne sais pas ce qui peut arriver, et prochainement peut-être... C'est moi, moi, qui me charge de te trouver un mari.

Mon père, cela est bien triste, car j'aime Hubert de Tarane.

LE MARQUIS

Tu me désolés, mon petit enfant... Je suis obligé de te faire de la peine et cela me perce le cœur... J'ai l'air d'un monstre, d'un père inhumain... et c'est pourtant tout le contraire. Je ne songe qu'à toi, à ton intérêt véritable... qui est aussi celui de notre maison. Je vais beaucoup m'occuper de toi, je te le promets...

Mon père, vous me faites peur.

LE MARQUIS

Encore une fois, je ne le demande que d'attendre un peu... Surtout, ne m'envoie pas Hubert, ça gênerait tout... Tu pleures?

Non, mon père...

LE MARQUIS

A la bonne heure... Ce petit ennui passera... Tu n'es pas si malheureuse, ici... Tout le monde t'aime... Tu vis vraiment en dame... Tu es bien ma fille... Si seulement je pouvais te faire quelque petit plaisir!... Et tiens, justement, je me trouve aujourd'hui en fonds... Tu aimes le cheval, ta tante me l'avait dit et je l'ai bien vu... Mais tu n'as qu'une bique, ma pauvre petite. Écoute, prends, prends ça!... pour acheter*.r un joli poney... ou des robes... ou ce que tu voudras.

Il tire plusieurs billets de banque de sa poche.

ACTE DEUXIÈME

BERTRADE, les repoussant.

Merci, mon père.

LE MARQUIS

Tu ne veux pas? Tu ne veux rien de moi, orgueilleuse?

Orgueilleuse?... Oh! non... Je suis même touchée... Après tout, vous faites ce que vous pouvez pour m'être agréable... Mais je vous remercie, mon père...

LE MARQUIS

Parce que tu me crois ruiné?... On raconte tant de choses!... Mais, tu sais? ça n'est pas vrai... Si j'avais dû l'être, mais voilà dix ans, vingt ans, que je le serais... Allons, prends! prends!... Pour tes pauvres... Ah! tu ne peux pas refuser.

Je n'ai besoin de rien, mon père.

LE MARQUIS

Ah! rentôte!... (Il jellelesbillelssuruncoinu, ... v»...)

Tu crois peut-être aussi... car tu es pieuse, tu as des principes sévères... oh! je te connais bien, la mère était comme ça... tu crois peut-être que y suis un grand péclieur... que je mène une vio abominable... que je fais des choses... C'est Hubert qui t'a mis ça dans la tête... Si! si!... Il a l'air de me juger... je n'aime pas ça... Tu crois ce qu'il te dit... Et lu pries peut-être pour moi ?

Je ne crois rien du tout, mon i)ère... Jt- Nti> nulement que vous portez un beau nom, que vous êtes incapable de l'oublier... et qu'il y a des choses que vous ne ferez jamais... Mais il est vrai que je prie pour vous. Est-ce mal?

LE MARQUIS

Évidemment non... Je trouve même ça attendrissant... Ah! que j'aurais donc voulu \r fniri' plaisir aujourd'hui!

wv.miwhv.

Vous savez le moyen, mon cher \k'tv.

ACTE DEUXIÈME

LE MARQUIS

Je t'ai dit que je ne peux pas... que je ne dois pas... Mais je ne te demande qu'un peu de patience... Offre ça à Dieu, puisque tu as la chance

d'être pieuse.

Oui, mon père.

LE MARQUIS

Et puis, écoute, ma petite fille... Si tu as du chagrin, crois bien que je ne suis pas non plus très heureux. Alors... ne décide rien... Pas de coup de tête en ce moment, je t'en prie... (eruit de trompe et d'automobile au dehors.) Voilà les autres qui reviennent... ? s'ous nous quittons amis, n'est-ce pas?

Oui, mon père.

Elle sort.

LE MARQUIS

Où vas-tu?

Au reposoir.

ACTE DEUXIÈME

LE MARQUIS

Vous avez fait une bonne promenade?

MADAME DE LIGiNY.

Exquise. Du quatre-vingts à l'heure.

LE MARQUIS

Vous aimez ça?

MADAME DE LIGNY

Follement. Ça me fait tellement peur 1 (Apercevant

les billets sur le coin de la table.) Tiens, pOUr qui ça? LE
MARQUIS.

Pour VOUS, si vous voulez.

MADAME DE LIGNY

Merci.

Elle les rafle et les empoche.

LE MARQUIS

Gamine !

MADAME DE LIGNY

Bonsoir I

Elle sort par le fond.

CHAILLAUD, venant du dehors.

Cher aini...

LE MARQUIS, allumant sa pipe.

Tiens, c'est vous, Chaillard ?

CHAILLARD.

Je viens de voir maître Aubert

LE MARQUIS

Allons, tant mieux.

CHAILLARD.

Il m'a dit qu'il vous avait parlé.

Oui, de choses et d'autres.

CHAILLARD.

Et il m'a injUM.rlr yolre conversation.

ACTE DEUXIÈME

LE MARQUIS

C'est bien possible.

CHAILLARD.

Ainsi, je pourrais espérer...

LE MARQUIS

Mais je n'en sais rien, mon ami...

CHAILLARD.

Enfin... je puis songer à mademoiselle de Mauferland?...

LE MARQUIS

Songez, mon bon ami, songez.

CHAILLARD.

Vraiment? Vous voulez bien?...

LE MARQUIS

Mon l>icu, si ça vous amuse de songer...

134 BEHTRADE.

CHIAILLARD.

Et VOUS m'autoriseriez à parler, demain, jk exemple, à mademoiselle Berltrade?...

LE MARQUIS

Mais, mon ami, vous êtes libre.

CHAILLARD.

Alors, je puis...

LE MARQUIS

Sapristi, Chiaillard, que vous ôtes aga«,anti Vous êtes là à me poser un las de questions éin butantes... Vous manquez de tact, mon ami.

C'est que...

Je n'ai rien à vous dire... là... Je n'ai rien

vou^ (lire... r-nmprtMi»'/.-v«MH?

SCÈNE PREMIÈRE LE MARQUIS, MADAME DE LIGNY

MADAME DE LIGNY, sur les genoux du marquis.

Alors, vous avez vu la dame, hier?

LE MARQUIS

Quelle dame?

MADAME DE LIGNY

La baronne d'Elven.

LE MARQUIS

Elle n'était pas chez elle. J'ai déposé ma carte, et, ce matin, elle m'a envoyé un mot pour me dire qu'elle me rendrait ma visite.

MADAME DE LIGNY

C'est une femme très chic, n'est-ce pas?

LE MARQUIS

Très distinguée.

MADAME DE LIGNY

Elle a été cocotte?

Tu manques de nuances, mon |)etit.

MADAME DE LIGNY

Je suis sûre qu'elle me plairait... Elle a commis des crimes, on dit?... Je voudrais que ce soit vrai.

ACTE TROISIEME

LE MARQUIS

Tu es bête... On fait des petites saletés... Les crimes, c'est très rare. . .

MADAME DE LIGNY

On est très bien dans ce pavillon.

LE MARQUIS

Oui, mais tu es lourde.

MADAME DE LIGNY

Ça ne me gêne pas. . . La rivière coule tout près. . . On va faire une jolie promenade sur l'eau... Vous en serez ?

LE MARQUIS

Si tu veux.

MADAME DE LIGNY

Je veux.

LE MARQUIS

Tu m'aimes un petit peu?

MADAME DE LIGNY

Oui... je crois... Oh! il ne faut pas m'en vouloir. Je ne peux jamais arriver à savoir si j'ainiou si je déteste, si je suis contente ou si je souffTn si je m'amuse ou si je m'ennuie... Ma vie se pass' comme en dehors de moi, vous comprenez?... Je m'ennuie plutôt. Au fond, je suis une triste.

Li: MARQUIS.

l*as possible !

MADAME DE MGNY,

Puisque je vous le dis!

LE MAiioris.

Pourquoi me dis-lu « vous » ?

MAI» AME I»E LIG.NY

Parce que je vous respecte. Vous ôles tellement représentatif!

LE MARQUIS

De quoi, Seigneur?

ACTE TROISIEME

MADAME DE LIGNY

De quelque chose d'élégant, de lointain... et d'aboli...

LR MARQUIS.

Tu as de drôles d'yeux.

MADAME DE LIGNY

C'est la morphine, mon ami...

J'is-moi, HugueLto... Tu peux: tout me raconter, à moi... Est-ce que Chai 1 lard te fi\it la cour?

MADAME DE LTGNY.

Claillard? Il ne me regarde seulement pas... On dirait qu'il a fait un vœu... Hier, en auto, c'était pourtant l'occasion... Eh bien, rien... Mon mari en était froissé... Une discrétion ! Une réserve ! Une prudence ! . . . Je sais bien pourquoi. . . Il n'est pas bête, Chaillard... il craint les complications... Oh! tu peux lui donner ta fdlle.

l/«2 BERTRADE.

I E MARQUIS

Ne parlons pas de ces choses-là, mon enianl.

MADAME DE LIGNY. Elle lui jette les bras autour du cou.

Vous êtes fâché ?

LE MARQUIS

Mais non, mais non.

SCENE II

Les Mêmes, puis BERTRADE, LA COMTESSE DE LAURIÈRE, TARANE, CHAILLARD, LIGNY.

BERTRADE, entrant la première et voyant le groupe du marquis et de madame de Ligny,

Ah!

Elle se tourne vers ceux qui la suivent, madame de Ligny qu'elle les genoux du marquis.

LE MARQUIS, à part.

Aïe I

MADAME DE LAURIÈRE, entrant et continuant une conversation commencée.

On peut aller jusqu'au moulin... les bords sont délicieux... J'ai fait nettoyer la barque... elle ne sert pas souvent. . . Oh I ce n'est pas le yacht de monsieur Chaillard... Mais enfin, elle nous portera...

IV'i BERTRADK.

LK .M A 11 n 1 I S.

Nous verrons bien...

MADAME iJi: LIGNY, il Ligny.

\ous ramerez, mon ami ?

LIGNY

N'olontiers.

MADAME DE LA U RI ÈRE

Je vais vous montrer le chemin... Il y a un petit escalier pas commode qui conduit sur la berge... Venez-vous avec nous, Tarane ?

Je n'aurais pas le temps, ma cousine. 11 faut que je songe à mes préparatifs de départ.

MADAME l>E LAI HI ÈRE.

Vous tiendrez donc comiKignic à Uerlrade.

LE MA nul 1>.

SCÈNE III BERTRADE, TARANE

Eh bien ?

TARANE.

Eh bien, j'ai essayé, moi aussi, de parler à votre père, hier soir. Mais il m'a arrêté dès les premiers mots. Il m'a dit simplement : « Mon cher cousin, j'ai déjà répondu à Bertrade. Pas un mot de plus, vous me désobligeriez. » Je lui ai dit : « J'attendrai donc. » Il

m'a dit : « Vous attendrez longtemps. » J'ai répliqué : « Ce qu'il faudra. » Et voilà tout notre entretien.

Et vous partez ?

ACTE TROISIÈME. U

TARANE.

Il le faut... Je suis ici depuis quinze jours... Les travaux de la saison me rappellent impérieusement chez moi... Et puis, que ferais-je ici ? . . . Votre père m'évite... Moi-même, d'ailleurs, je ne veux plus le voir... Je serais gêné, contraint, tout à fait malheureux... Non, c'est décidé, je pars tout à l'heure...

Au moins vous reviendrez après le départ de mon père et de monsieur Chaillard?

TARANE.

Certes... Mais enfin, quelles raisons votre père vous a-t-il données de son refus?

Aucune, je vous l'ai dit.

TARANE.

Mais encore?

Vous avez négligé d'être de son avis, hier, après déjeuner... Vous devez avoir mauvais caractère... Et puis, vous n'êtes pas assez riche... Comme si vous ne l'étiez pas beaucoup plus que moi, qui n'ai rien.

TARANE.

Bref, il ne veut pas parce qu'il ne veut pas... Eh bien, mais... cela nous met à l'aise... Il me semble que nous pouvons, sans scrupule, répondre à un refus arbitraire par l'affirmation de notre volonté. Vous êtes majeure, Bertrade; vous n'avez pas à votre père de grandes obligations... Au reste la dureté de son procédé vous délie et vous autorise assurément à user de votre droit...

Oh ! non, Hubert, pas cela ! Je ne pourrais pas... et je ne dois pas... Songez ! nous représentons des traditions que nous sommes tenus d'observer, même quand elles nous font souffrir... Il y a des droits dont nous ne pouvons pas user... parce que nous avons plus de devoirs que les autres...

ACTE TROISIÈME

TARANE.

Si VOUS m'aimiez vraiment, Bertrade...

Oh ! mon ami, cette réplique de roman est indigne de vous. Vous le savez très bien, que je vous aime... Mais attendons, ayons patience... Je vous parais bien calme... Vous vous dites que j'ai le sacrifice bien facile et que j'ai l'air d'une amoureuse transie... Mais c'est que mon affection, Hubert, est plus forte que le temps... Et puis, je ne vous ai pas tout dit... Oui, mon père a été dur, mais il est certainement malheureux... Il me l'a avoué lui-même, et avec une émotion que je ne lui avais jamais vue... Alors, je ne voudrais pas, en ce moment... Mais de quoi est-il malheureux ? De ses affaires, peut-être.

TARANE.

Je le crois couvert de dettes. Mais il l'est depuis si longtemps!...

Et... que savez- vous de lui? Cela est étrange; mais, en réalité, je connais à peine mon père...

150 BERTHADE.

Je l'ai si peu vu!... Il est léger, sans doute; il aime les plaisirs... et même, j'en ai peur, les plaisirs les moins permis. Mais enfin, il est honnête homme? Il n'a jamais rien fait contre l'honneur tel que nous le concevons? Il en est incapable, n'est-ce pas?

TARANE.

Je ne sais pas, mon amie.

Vous ne savez pas ?

Non!

Oh!

TARANE.

TARANE.

Il m'est impossible de mentir avec vous... En tout cas, je ne crois pas, non, je ne crois pas votre père incapable de rêver et, s'il se présentait un jour, de négocier pour sa fille un mariage... même

ACTE TROISIEME

douteux... qui rétablirait ses propres affaires... Votre nom a une valeur marchande, comme on dit. Ce Chai 1 lard avec qui votre père ne devrait avoir rien de commun, mais dont la fortune, fort mal acquise, est, paraît-il, imposante...

Chaillard ! Vous supposeriez? . . .

TARANE.

Il est particulièrement aimable avec vous. Il semble rechercher votre conversation. Hélas, je ne puis rester, et il m'est si pénible de vous laisser seule! Vous dites : « Attendons. » Quand il serait si bon d'agir, de se défendre, de s'en prendre à quelqu'un... Mais, rien à faire, évidemment, et c'est là ma souffrance.

Vous êtes sûr de moi, Hubert?

TARANE.

Ouï.

Comme moi de vous. Alors?

TARANE.

Alors, au revoir, Bertrade... Je remets mon sort entre vos mains... entre vos mains fidèles... Voi' m'écrirez?...

Tous les jours.

TARANE.

A bientôt.

A bientôt,

Taranc sort, elle le suit des yeux. Chaillard entre par la porte du fond.

SCÈNE IV BERTRADE, CHAILLIRD

CHAILLARD.

Mademoiselle,..

Monsieur. . .

La barque ne pouvait raisonnablement porter que quatre personnes... Alors me voilà... Je vous fais fuir?

Nullement, monsieur; mais...

CHAILLARD.

Je suis toujours si heureux de vous rencontrer. . .

d'échanger avec vous quelques phrases... même«' insignifiantes... je parle des miennes...

Monsieur. . .

CHAILLARD.

Je ne jouirai plus guère de ce plaisir... Je dois partir demain avec le marquis pour faire en automobile le tour de la Bretagne...

Ah?

CHAILLARD.

Ce « ah » paraît signifier que vous serez enchantée d'être débarrassée de moi.

Oh! noni Je songe simplement quo vous ferez un charmant voyage.

Vous connaissez la Bretagne, mademoiselle?

ACTE TROISIEME

Un peu. J'y ai passé un mois, il y a deux ans, avec ma tante.

CHAILLARD.

Où cela?

Olil pas dans une station à la mode, non, mais dans un vrai village de pêcheurs... C'est moi qui avais voulu... Ces gens simples... qui vivent tout près de la nature... ou sur la mer... dans une pauvreté résignée. . . avec une grande foi au cœur. . . oh 1 ils me plaisaient beaucoup.

CHAILLARD.

Ils sont pourtant diablement arriérés.

Ça ne me gênait pas, au contraire.

CHAILLARD.

Vous n'êtes pas pour les lumières ?

J'ai ma lumière, à moi.

CHAILLARD.

Vous n'êtes pas mondaine?

Pas du tout. Je me passe très bien de luxe. .1 me passerais même à peu près d'argent... Je suivrais une paysanne, voyez-vous.

CHAILLARD.

Je suis très touché, mademoiselle, de ces confidences... bien qu'elles m'inquiètent un peu...

Pourquoi donc?

<;il AILLAKD.

Mais j)arce que... Mon Dieu, mademoiselle, j)ferais j>eul-être mieux de vous dire simplemeïn que je désirerais très fort vous parler de choses sérieuses...

ACTE TROISIÈME

A moi, monsieur?

CHAILLARD,

Mademoiselle, que pensez-vous de moi ?

Je pense, monsieur, que je vous connais à peine... et que vous êtes l'ami de mon père.

CHAILLARD.

Mais vous savez, du moins, que je suis un financier. .. de quelque envergure, sans doute... mais cependant un homme d'affaires, ce qu'on appelle un homme d'argent... Que pensez-vous de ces gens-là ? . . .

Mais rien du tout, monsieur... Je ne sais même pas très bien en quoi consiste ce qu'on appelle les affaires. Ainsi...

CHAILLARD.

Votre père, qui, lui, le sait, me témoigne de la sympathie. Il est très bon pour moi...

PERTRADE.

Enfin, monsieur, qu'est-ce que nous faisons là tous les deux ? Et où voulez-vous en venir ?

CHAILLARD.

Vous avez raison, soyons nets... La situation est très particulière. . . et exige d'autant plus de franchise.

dertraih:.

Quelle situation?

CHAILLARD.

Vous comprendrez tout à l'heure... Mademoiselle, je vous en prie, ne me répondez pas immédiatement... Vous trouverez peut-être que je vaivite ; mais vous êtes de ces personnes qu'on n'est pas long à connaître

Comment dois-je prendre cela ?

ACTE TROISIÈME

CHAILLARD.

Je veux dire... Enfin, mademoiselle... l'idée de devenir ma femme vous inspirerait-elle une répugnance insurmontable ?

Mais, monsieur.'..

chail;i.rd.

Répondez !

Vous m'avez priée de ne pas répondre.

CHAILLARD.

C'est vrai, je ne sais plus bien ce que je dis... C'est que j'éprouve une telle angoisse

Oh! monsieur, la réponse n'est pas difficile... ou du moins... Enfin, je vous prie de supposer ou que je ne suis pas libre, ou que j'ai résolu de ne me marier jamais.

CHAILLARD

Monsieur de Tamne, sans doute

Je n'ai rien de plus à vous dire.

CHAILLARD.

Eh bien, soit 1 n'en parlons plus... Causons pour causer, voulez-vous ? Je suppose, de mon côté, que vous soyez libre ; que ma personne, telle qu'elle est, ne vous déplaie pas radicalement ; que vous ne soyez pas retenue par quelque devoir... ou par un

préjugé de naissance... Ce sont des hypothèses... mais admettez-les un instant... Dans ce cas, consentiriez-vous à m'épouser?

RERTRAITK.

Mais, monsieur, une question ainsi posée, tt qui exigerait que tant d'autres questions fussent résolues auparavant. n*n ymiont nncnn intén*t.

en ALLI,Ani».

Elle en a pour moi... Bref, vous ne voulez pas parler ?

ACTE TROISIÈME

J'ai déjà répondu, monsieur...

CHAILLARD.

Vous ne voulez pas parler?... C'est donc bien l'espèce d'homme que je suis, c'est ma profession, c'est ma fortune même que vous repoussez? On vous a raconté sur moi des histoires... Quelles histoires?... Je sais toutes celles qui courent... L'histoire des chemins de fer de Birmanie, peut-être?... Eh bien, ça n'est pas vrai I ça n'est pas vraiî... Si l'on savait... Oui, j'ai travaillé... j'ai fait de l'argent... Quarante millions... et je n'ai pas quarante ans.

C'est fort joli.

Ce n'est pas mal... Mais si l'on savait quel effort j'ai fourni... par quelles inquiétudes et quels tourments j'ai passé... Les affaires, c'est la bataille... et ce n'est jamais vil, la bataille... L'or que

j'ai entassé, c'est le prix de mon activité, de mon énergie, de ma hardiesse, de mon imagina-

162 BERTRADF.

tion et, pourquoi ne pas le dire? de mon intelligence. . . Alors, alors, qu'est-ce qu'on me reproche ?

Mais, monsieur, à qui en avez-vous donc?

CHAILLARD.

A personne... Mais, c'est ce sourire... c'est ce que je lis sous ce front... Est-ce que vous croyez que je ne l'ai pas, moi aussi, le mépris de l'argent? Est-ce que vous croyez que je l'aime pour lui-même? Non, mais pour tout ce qu'il représente, pour la puissance dont il est l'instrument et lo signe...

Cette puissance a ses limites, monsieur, car vous voyez qu'elle ne m'émeut pas... Oh! je sens bien que cette conversation est peu convenable à une jeune fille et je ne pensais pas avoir jamais à parler de ces choses-là. Mais c'est vous qui m'y contraignez... Comme je vous l'ai dit, je ne comprends rien aux affaires... et c'est pour cela qu'elles me font peur... Vous vous vantez d'avoir gagné quarante millions... en vingt ans, n'est-ce pas?

ACTE TROISIEME

En moins de vingt ans.

Et c'est cela qui m'épouvante... Car, enfin, il faut bien qu'ils soient sortis de quelque part.

CHAILLARD.

Naturellement... Ils sont sortis de mes idées... des nouvelles sources de production que j'ai découvertes...

Et aussi de ce que vous appelez, je crois, la spéculation ?

CHAILLARD.

Oui, en partie.

Eh bien... je n'y connais rien du tout; mais est-ce que la spéculation, comme vous dites, n'est pas un jeu, c'est-à-dire un acte qui est surlafron-

tière des choses permises à un chrétien, et, pour certains, un jeu où ils se croient le droit de biseauter les cartes? Ce que vous affirmez par un détour, n'est-ce pas le droit du plus fort ou du plus rusé? Au fond, entre votre chasse à l'argent et la chasse à la proie des hommes de l'âge de pierre, quelle différence voyez-vous?

CHAILLARD, souriant.

J'en vois quelque petite... Mais, au reste, ! morale des conquérants est assez bonne pour moi! Ce fut probablement celle des fondateurs de votre maison.

Je n'y étais pas, monsieur. Je crois pourtant qu'ils ne se battaient pas pour eux seuls, et qu'il sacrifiaient leur vie.

CHAILLARD.

J'ai plusieurs fois risqué ma peau.

En Birmanie?

CHAILLARD.

Justement. Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, que vous parlez comme un enfant... Un homme d'affaires vous paraît un croquemitaine Mais est-ce que mes actionnaires n'ont pas la même morale que moi? Les bourgeois respectables dont j'ai augmenté les rentes, est-ce qu'ils ne consentent pas, eux aussi, à vivre du travail des autres? Est-ce qu'ils ne veulent pas, eux aussi, faire de l'argent, mais sans travailler eux-mêmes : en quoi ils me sont inférieurs? Est-ce qu'ils ne sont pas aussi âpres et aussi avides que moi?... Us me maudiront si j'échoue dans une entreprise. Mais, si je les enrichis, ils ne me demanderont pas par quels moyens... A votre compte, mademoiselle, il n'y a pas d'argent qui soit pur, sauf celui du paysan et de l'ouvrier.

Peut-être... J'ai peur, en y réfléchissant, que notre malentendu ne soit encore plus profond que vous ne pensez... Il tient à notre façon même de concevoir la vie... Vous êtes incroyant. Vous méprisez presque tout ce que j'aime. Vous vivez n'est-ce pas, uniquement pour amasser, pou

jouir, tout au plus pour dominer. Que cela est court et inutile ! Et puis, ce que vous prétendez être en politique, vous ne pouvez pas l'être bien sincèrement, puisque vous demeurez riche à l'excès.. . Je ne suis, moi, qu'une ignorante très impressionnée par l'Évangile et pour qui la vie n'a ni prix et de signification que par quelque chose qui est au-dessus d'elle, par quelque chose qui est en dehors des réalités visibles. Vous voyez bien qu'» nous ne nous entendrons jamais.

CHAILLARD.

Mais si I Mais si ! Je vous ai du moins montra que j'étais extrêmement préoccupé de votre jugrment... Vous me convertirez, qui sait ?... (in temp? Et, maintenant, venons au fait. Votre père esi ruiné.

Entièrement ?

CHAILLARP.

Autant qu'on peut l'être... .Mais toute pauvr< que vous êtes, il vous reste, outre votre gnlee et votre esprit, votre nom que j'apprécie à l'égal dmes millions.

ACTE TROISIEME

Vous me comblez. Bref, vous me proposez une affaire ?

CHAILLARD.

Soit: mais une affaire loyale, où les apports sont équivalents et où tout le monde a à gagner. N'ayons pas peur des mots. Tout, en ce monde, se réduit à des affaires, à des arrangements, à des conventions...

Je VOUS ai déjà répondu, monsieur, que je ne suis pas libre... Je m'étonne donc que vous y reveniez. Mon père lui-même, s'il vous entendait...

CHAILLARD.

C'est avec son autorisation que j'ai osé vous parler.

BERTRADE, très gênée»

Vous devez vous tromper, monsieur... Mon père, hier, m'a seulement priée d'attendre... Je ne sais s'il a pu, par faiblesse... accueillir votre

168 BEUTRADE.

projet... iMais, apparemment, il m'en eût pari» d'abord... Et, s'il était ici, s'il avait connu la forme que vous donnez à votre proposition, il vous eût arrêté dès les premiers mots... Si tout n'est qu'affaires en ce monde, comme vous dites, il y a certaines affaires dont le marquis de Maufferrand est incapable. Dieu merci...

CIIAILLARD.

Vous en êtes sûre? Non, vous n'en êtes pas sûre... Le son même de votre voix vous trahit... Il est charmant, et je l'aime bien, mais il est très moderne, votre père. Eh parbleu ! ce n'est pas par des actes de renoncement et des manifestations de sensibilité que je me suis enrichi... Mais si vous croyez que votre père, par cela seul qu'il est gentilhomme... Savez-vous de quoi il a vécu dans ces dernières années? Il a vécu d'argent emporté et qu'il voudrait bien ne pas rendre. Il a vécu d'une marque de Champagne pour laquelle il a donné son nom. Il a vécu de commissions que lui payaient les tapissiers à qui il recommandait ses amis. Quand sa femme vivait et qu'ils étaient séparés, il lui a demandé un jour cinquante mille francs pour passer une soirée chez lui et y recevoir le prince de Galles. 11 me doit

ACTE TROISIÈME

présentement un million que je ne lui ai jamais réclamé. Oh ! je ne dis pas tout cela pour l'accabler. On vit comme on peut. Je ne connais pas, d'ailleurs, d'homme plus séduisant... Mais enfin, il fait des affaires.... comme moi... en moins grand, mais il en fait. Alors, je ne vois pas...

De grâce, monsieur, de grâce !... Oh I que c'est mal, ce que vous faites là I Avilir le père pour contraindre la fille!... Cela, plus que tout le reste, me révèle votre âme... Je parlerai à mon père, je lui dirai...

CHAILLARD.

Quoi ? Le voilà, votre père. Parlez-lui donc !

Bertrade demeure immobile.

SCENE V

Les Mêmes, LE MARQUIS, MADAME DE LIGNY, MADAME DE LAURIÈRE, LIGNY

LE MARQUIS, portant dans ses bras madame de Lign y toute trempée.

N'ayez pas peur, mon enfant, ce ne sera rien.

MADAME DE LAURIÈRE, venant derrière.

Mon Dieu, mon Dieu, que c'est bêtél

LE MARQUIS, voulant repasser madame de Ligny à Chaillard.

Prenez-la donc, Chaillard.

CHAILLARD, effrayé.

Ah! non! Ah! non!

MADAME DE LIGNY, à Chaillard, d'une voix faible.

Méchant !

Le marquis la dépose sur un fauteuil

ACTE TROISIEME

CHAILLARD.

Qu'est-ce qu'il y a?

LIGNY.

La pauvre chérie a parfois des idées bizarres, auxquelles elle ne sait pas résister. . .

LE MARQUIS

On se promenait sur l'eau bien tranquillement. Elle a aperçu une grenouille sur une feuille de nénuphar. Elle s'est excitée sur cette grenouille parce qu'elle ressemblait, paraît-il, à un grès de Carrières, et elle a voulu l'avoir. Elle s'est penchée brusquement hors de la chaloupe. Et voilà !

LIGNY

Heureusement, il fait chaud et l'eau n'était pas profonde.

MADAME DE LAURIÈRE

Mon Dieu, que c'est bête ! Voulez-vous, mon petit Ligny, aller vite à la maison et dire à la femme de chambre d'apporter une robe sèche et du linge.

Il sort.

LIGNY

Tout de suite, ma cousine.

LE MARQUIS

Mais elle est évanouie!

MADAME DE LAURIÈRE

Mon Dieu, que c'est bête!

MADAME DE LIGNY

Mais non, je ne suis pas évanouie... et j'irai ti\> bien à pied jusqu'à la maison. Ce sera beaucoup plus simple.

LE MARQUIS

Vous vous sentez mieux?

MADAME DE LIGNY

Oui, oui. Je vous dirai même que ce plongeon m'a fait un bien énorme.

MADAME DE LAURIÈRE.

Alors, venez, mon enfant.

Elle sort avec madame de Ligny.

SCÈNE V LE MARQUIS, CHAILLARD, BERTRADE

LE MARQUIS, suivant des yeux madame de Ligny .

Elle est vraiment drôle.

CHAILLARD.

Je ne trouve pas. Mon cher ami, j'ai fait auprès de mademoiselle de Mauferland la démarche que vous aviez bien voulu autoriser. Je n'ai pas été heureux. Il ne me reste évidemment qu'à me retirer. Mais la résistance même de mademoiselle Bertrade m'a appris à la mieux connaître... Nous nous sommes expliqués... Nous avons, en passant, effleuré divers sujets... J'ai d'ailleurs été stupide, vous entendez, stupide ! ... Je parlais malgré moi. . . je disais des choses inutiles... Mais je n'ai rien dit de ce qu'il fallait... Et le résultat c'est que, au moment même où elle me repousse, elle s'empare de moi plus complètement et que ce mariage m'apparaît, à présent, comme tout autre chose qu'une

affaire... Je sens que je vais être très malheureux... et ça m'ennuie, parce que je n'ai pas l'habitude... En me retirant, donc, je maintiens toutes mes offres et j'attendrai avec patience le bon plaisir de mademoiselle de Mauferland... Mademoiselle... Mon cher ami...

Il sort.

SCÈNE VII

BERTRADE, LE MARQUIS, puis MADAME DE LAURIÈRE.

LE MARQUIS

Ainsi, tu as refusé?

Oui, mon père.

LE MARQUIS

Pourquoi?

Parce que je n'aime ni n'estime monsieur Chaillard et que, du reste, je ne suis pas libre, vous le savez bien.

LE MARQUIS

Mais tu n'avais pas le droit de t'engager avf'^ Tarane... Tu devais d'abord me consulter... Dode cela ne compte pas.

Cela compte pour moi.

LE MARQUIS

Cela ne compte pour toi que si tu le veux. C< engagement ne saurait valoir qu'avec mon auli^»risation. Je te la refuse. Donc, il ne te lie pa< Tarane le comprendra lui-même... Écoute, moi; enfant, je sens que tu souffres et que c'est un gram sacrifice que je te demande... Mais, ce sacrifice, U dois le faire... Je fais appel à

tes sentiments d fierté, de dignité... Ou plutôt j'invoque nos devoirs communs... Nous devons songer à notre maison.. Elle ne peut plus se soutenir, à l'heure qu'il est que par un mariage avantageux. La pauvreté non ^ diminue, nous dégrade plus que d'autres... le nom comme le nôtre ne se conçoit pas sans un certain train, une certaine ampleur d'existence. N'est-ce pas ton avis?

ACTE TROISIEME

Autrement dit, je dois devenir madame Chaillard pour sauver l'honneur des Mauferland. Avouez, mon père, que cela est singulier... Vous semblez ne pas concevoir la noblesse sans argent. Est-ce que cela, mon père, n'est pas une idée de bourgeois? Je pensais être plus respectueuse de votre nom, plus soucieuse de ce qu'il représente, en choisissant un homme de chez nous, de vieux sang comme nous, de vie modeste, mais vraiment noble, qui a la même éducation que moi, les mêmes croyances, et que je suis attaché aux mêmes traditions et aux mêmes devoirs... Est-ce que je me trompe?

LE MARQUIS

Hé! mon enfant, tu penses bien que ce n'est pas de gaieté de cœur que je te conseille un mariage avec un homme... qui n'est pas précisément de notre monde. . . Si l'on m'avait dit autrefois que j'en serais réduit là!... Mais il le faut. « Mauferland », d'ailleurs, aura bientôt mangé « Chaillard ». Sois tranquille, Chaillard lui-même s'y emploiera... Ce qu'on te propose, après tout, n'est pas si exorbitant... Maître Aubert me rappelait

l'autre jour qu'une de tes aïeules avait épousé un fermier général...

Elle a eu raison, si elle l'aimait et s'il était honnête homme... Elle a fait ce qu'elle a voulu, je fais ce que je dois...

LE MARQUIS

Ma parole, tu n'as aucune sensibilité... Ça ne te fait donc rien de voir aller à des étrangers les murs et les champs où nos aïeux ont vécu, cette maison de Vdleronce où tu es née...

Il fallait savoir les garder, mon père.

ACTE TROISIÈME

LE MARQUIS

Mais, malheureuse ! . . . (D'une voix basse et altérée.) Tu

ne vois donc pas que c'est pour moi une question de vie ou de mort?... Je suis ruiné, entends-tu bien ? ruiné à fond. Mon hôtel, mes terres, mes meubles, tout va être vendu. Si tu ne fais pas ce mariage, c'est pour moi la misère... la misère... et la honte... Chaillard n'est pas méchant. Visiblement, il t'aime... Il fera tout ce que tu voudras... Il t'assurera une vie magnifique... Il veut me sauver, lui... Et c'est toi, toi, ma fille, qui ne veux pas qu'il me sauve 1

Je ne veux pas de l'argent de monsieur Chaillard.

LE MARQUIS

Mais Chaillard n'est pas ce que tu crois. Pensestu que, si sa fortune était d'origine seulement douteuse, je viendrais, moi, ton père, avec mes

vieilles idées sur l'honneur... (Bertrade le regarde d'un air qui le déconcerte. D'une voix de plus en plus étranglée.) Et

puis... c'est nécessaire, l'argent, vois-tu... (Madame

de Laurière entre à ce moment et s'arrête près du seuil.) Tu ne

sais rien des réalités... Ma petite fille, je t'ai peut-être négligée un peu... Ce n'était pas ma faute... Je t'aimais bien tout de même... Tu vois où j'en suis... Laisse-moi seulement donner un peu d'espérance à Chaillard... Je t'en conjure, mon petit enfant, fais cela pour moi.

Je ne peux pas, je ne dois pas.

LE MARQUIS

Ah! tu es bien comme ta mère... Tu as bien sa douceur cruelle... Oh ! va ! je lis dans ta pensée. (D'une voix qui râle.) Parce que je n'ai pas eu de chance... parce que j'ai eu peut-être envers toi quelques petits torts... tu te venges, à présent, tu jouis de me voir torturé et suppliant, moi, ton père !... Et tu ne sens pas que ce que tu fais là est abominable!... Encore une fois, tu ne veux pas ? Tu ne veux pas ?... Ah ! tiens !

Il lève les poings sur Bertrade. Madame de Launni- >c jIU' • Bertrade et le marquis.

ItKH 1 l; \ h

Ma tante

ACTE TROISIÈME

MADAME DE LAURIERE, au marquis.

Ah ! tu veux la battre, à présent? comme tu as une fois battu sa mère, tu te souviens?... Elle a parfaitement raison, cette enfant... Nous avons souffert par toi depuis que nous sommes au monde... Tu nous as mangé, à nous deux, treize cent mille francs. Tu n'as plus rien?... Tant pis pour toi !... La pauvreté te donnera peut-être des vertus... Au reste, tu sais que tu trouveras toujours ici le gîte et la table... Et, maintenant, fais ce que tu voudras !

LE MARQUIS, à Bertrade.

Ma fille, je ne répondrai pas aux injures de votre tante... Mais j'ai eu tout à l'heure un geste incorrect : je vous en exprime mes regrets... (à madame de Laurière.) Je pense, ma sœur, que je n'aurai pas à vous revoir avant mon départ. Adieu donc.

MADAME DE LAURIÈRE

Adieu. Viens, Bertrade !

Pardonnez-moi, mon père, je n'ai pu faire autrement...

LE MARQUIS

Adieu.

Sorte de madame de Laurière et Bertrade.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS seul, puis LE JARDINIER.

Le marquis se promène furieux, puis saisit une des deux potiches qui sont sur la cheminée et la jette par terre, où elle se brise.

LE JARDINIER, apportant une carte.

Cette dame demande si monsieur le marquis peut la recevoir.

LE MARQUIS, regardant la carte-

Où est-elle?

SCÈNE IX LE MARQUIS, LA BARONNE

LA BARONNE

Bonjour, mon ami.

Bonjour, ma chère.

LA BARONNE

C'est gentil d'être venu me faire visite. Je suis désolée de vous avoir manqué. Je vous aurais montré ma maison et mon jardin... Ça n'a pas mauvais air... Ce serait presque digne de vous...

LE MARQUIS

Enfin ^ consolons-nous, puisque vous voilà.

LA BARONNE

Savez-vous que vous m'avez édifiée hier?

186 BEKTRADE.

LE MARQUIS

Hier?

LA BARONNE

Oui... quand la procession a passé... là... devant le château... je vous ai aperçu dans le hall... Vous aviez un air de componction...

LE MARQUIS

J'avais un air de componction parce que j'étais embêté.

LA BARONNE

Et aujourd'hui ?

LE MARQUIS

Encore plus.

Je le sais... Chaillard sort de chez moi

LE MARQUIS

Vous le connaissez donc ?

ACT.E TROISIÈME

LA BARONNE

Un peu... Il m'a tout raconté. Il est fort triste. Je lui ai dit que c'était bien fait, car, tout de même, ce n'était pas très joli, ce que vous aviez comploté là... Je suis contente que ça ait raté... parce que j'ai de la sympathie pour vous... Et maintenant, qu'allez-vous devenir ?

LE MARQUIS, digne.

Il me semble que c'est mon affaire.

LA BARONNE

Ah! mon ami, ne prenez donc pas d'attitudes avec moi. Mon pauvre Gonzague, je ne vous vois pas bien sans luxe. . . avec des habits élimés. . . évité de vos anciens amis... devenu le vieux teneur, — je ne vous fâche pas ? — ou réduit à accepter l'hospitalité grincheuse de la comtesse... Non, non, je ne vous vois pas bien.

LE MARQUIS

Moi non plus.

LA BARONNE

Alors...

Elle voit les morceaux de la potiche et se met à les ramasser.

LE MARQUIS

Ne VOUS donnez pas la peine.

LA BARONNE

J'aime l'ordre... Alors... vous n'avez plus qu'une chose à faire.

LE MARQUIS

Quoi?

LA BARONNE

C'est bien simple : épousez-moi.

LE MARQUIS

Vous dites ?

LA BARONNE

Un mariage seul peut vous sauver, n'est-il pas vrai? Mais si « chic » (pie vous soyez, vous n'êtes plus tout à fait assez jeune pour avoir le choix... J'ai donc bien peur que vous ne trouviez pas mieux que moi, mon cher.

ACTE TROISIEME

LE MARQUIS

Vous avez des plaisanteries...

LA BARONNE

Oui, il y a des choses qui paraissent énormes la première fois qu'on les entend... Après, on s'y habitue... Et puis, quoi, après tout? Est-ce que vous ne connaissez pas des maris qui vivent car-

rément de la fortune de leur femme?... Ce n'est pas la même chose?... Ah! mon ami, qu'il s'en faut peu!... Vous avez peur des potins d'un Ligny, mari indifférent... d'une perruche hystérique... Mais, même socialement, je vau**x** bien ces gens-là. J'ai été la compagne légitime de feu le baron d'Elven... j'ai mes papiers... je suis une honorable veuve.

LE MARQUIS

Ma bonne Fabienne, je t'aime bien... mais ne me force pas à te dire...

LA BARONNE

Tu m'appelles Fabienne et tu te remets à me tutoyer pour me rappeler... Oh! cane me gêne

pas... Parlons à cœur ouvert... Tu penses à l'origine de mon argent? Irréprochable pour les neuf dixièmes, comme je te l'ai expliqué l'autre jour... Eh bien, et celui de Chaillard, que tu acceptais pourtant?... Je n'ai jamais volé, moi. Je n'ai jamais fait tuer personne. Ma conscience... elle est dans le genre de la tienne, ma conscience... Est-ce que tu te figures que nous sommes si différents, toi et moi? Nous avons été des créatures de luxe... Nous avons profité des autres parce qu'on nous aimait et qu'on nous admirait... Mais toi, tu n'étais pas intéressé... tu n'as rien su garder pour toi... Eh bien, ce que tu as jeté aux quatre vents, pour rien, pour le plaisir, surtout jx)ur faire plaisir aux autres, notamment à de pauvres petites femmes... je te le rapporte aujourd'hui... Qu'y a-t-il de si extraordinaire?

Li: MARQUIS.

Et là!... et là!...

LA BARONNK.

Tu te fais des montagnes de tout. Tu avais plus d'estomac, il y a trente ans... Tu ne croyais à rien... Ou plutôt tu ne croyais qu'à toi-même... Vraiment, tu aurais bien tort de te gêner. Mais regarde

ACTE TROISIEME

donc autour de toi I Est-ce que je ne vaux pas les trois quarts au moins de tes femmes du monde?... Est-ce que je ne vaux pas cette détraquée de Huguette? Si elle était née pauvre comme moi, du petit peuple de Paris, pas élevée, pas surveillée, est-ce que tu ne sais pas bien qu'elle aurait fait cent fois pis que je n'ai fait? Et si, moi, je m'étais trouvée à sa place, riche, de bonne maison, munie de bons principes, est-ce que tu crois que je n'aurais pas eu l'esprit de rester honnête? Va, mon ami, ton monde est si pourri que cela te donne bien le droit de faire ce que tu veux.

LE MARQUIS

Si pourri... si pourri... Il y a encore pourtant des âmes...

LA BARONNE

Tu as raison. Il y a, si tu veux, ta bonne femme de sœur, et, surtout, il y a ta fille... Elle est admirable, je me suis informée... Ah! celle-là est une rude exception!... Et c'est bien fâcheux pour

toi. Je crains, mon ami, que la vertu de ta fille ne soit pour toi le grand danger, le point faible de ta situation...

LE MARQUIS

Laissons ma fille, s'il vous plaît.

Laissons-la, tu as raison. Il n'est pas convenable, n'est-ce pas, que je parle d'elle?... Parlons de nous... Va, tu ne seras pas malheureux... Je me rappellerai toutes tes habitudes... Tu mènera> une très grande vie, celle qui te convient... Les imbéciles et les envieux, mais oui, les envieux, jaseront d'abord, puis se fatigueront... Nous voyagerons pour commencer... Puis ton nom couvrira tout... Je t'arrive déjà à moitié nettoyée; tu m'achèveras... Et, dans le fond, ce sera amusant de braver le monde et ses préjugés... de s'imposer peu à peu... d'amener chez nous... à mes pieds, tous ces hypocrites. Oh! ils y viendront, n'aie pas peur... Pratique cela comme un sport : voilà une œuvre digne de toi.

LE MARQUIS

Tu m'amuses... Il est certain que tu n'es pas bête... Tu avais autrefois un tour d'imagination... et tes sentiments n'étaient point bas... Si tu étais née, tu aurais été... très bien...

ACTE TROISIEME

LA BARONNE

Allons, tu te détends... c'est gentil... Va^ tu es dans l'esprit de ta race... 11 y a toujours eu un peu de proxénétisme dans les grandes familles... Même elles s'en vantent... Mais je n'ai pas tout dit encore... Tu es bon père, n'est-ce pas? Ah! tant pis, il faut bien que je te parle de ta fille; c'est dans mon sujet... Eh bien, ce que je te propose te permettrait de laisser mademoiselle Bertrade se marier selon son cœur... voilà qui est à considérer... Qu'as-tu à répondre?...

LE MARQUIS, se redressant.

J'ai à répondre, ma chère amie, que tout cela est fou. Je ne me suis pas indigné parce que je suis bon homme et que je vous connais... Je vous parle bien doucement... Mais il y a des sentiments, des principes, des préjugés, si vous voulez, que j'ai toujours respectés...

LA BARONNE

Ta parole?

LE MARQUIS

Soyez sérieuse, je vous prie... Et il y a aussi les

préjugés des miens... je ne devrais pas avoir à vous le rappeler... Il est clair que jamais ma fille n'accepterait même son propre bonheur à de pareilles conditions...

LA BARONNE

Eh bien, mariez-la d'abord à son amoureux. Après... vous serez libre de faire ce qu'il vous plaira.

LE MARQUIS

Et de vous donner pour belle-mère à mademoiselle de Mauferland? Ma chère, j'ai pu avoir mes faiblesses... mais il est cependant certains actes...

LA BARONNE

Et puis, vous vous dites que la combinaison Chaillard n'est peut-être pas désespérée... qu'elle pourra être reprise...

LE MARQUIS, très chic

Vous ne comprenez pas, ma chère... et vous ne comprendrez jamais... Ne prolongeons pas ce badinage qui a déjà trop duré.

ACTE TROISIEME

LA BARONNE

Voilà un beau geste, mon ami. Vous avez toujours soigné le geste, et parfois dans des circonstances où ça n'était pas commode... Enfin, ne parlons plus de cette affaire... C'est dommage. J'avais pourtant tout préparé et je m'étais donné assez de mal... C'est grâce à moi qu'on vous laisse à peu près tranquille en ce moment.

LE MARQUIS

Quoi? Qu'avez-vous fait?

LA BARONNE

J'ai été plus maligne que Chaillard.

LE MARQUIS

Fichtre! Si les gendarmes vous entendaient...

LA BARONNE

De l'esprit? Ce n'est guère le moment. Enfin, Chaillard avait seulement promis de payer vos dettes... Moi, je les ai payées.

LE MARQUIS

Hein?

Vous le voyez, on se dispute l'honneur de votre sauvetage... Oui, j'ai racheté toutes les créances, excepté, naturellement, celles de monsieur Chaillard et de votre sœur, mais on arrangera cela plus tard. J'ai racheté les hypothèques qui grevaient tous vos biens immobiliers et dont vous aviez négligé depuis quelque temps de payer les intérêts... L'opération a été très bien conduite. Elle a été longue. Elle était déjà en train quand j'ai été vous voir à Paris.

LE MARQUIS

Quoil vous saviez à ce moment là?...

LA BARONNE

Pardi! Pourquoi serais-je allée vous voir? Tout s'est fait dans le plus grand secret... et votre notaire n'en sera informé que demain... Et, dès demain, je serai publiquement propriétaire de votre hôtel de Paris, de votre château de Villeronce, de votre forêt de Marchebault, etc., etc.

ACTE TROISIEME

LE MARQUIS

Oui ? Eh bien donc, madame, jouissez en paix du prix de vos sueurs.

LA BARONNE

Le geste, encore le geste! Mais vous avez tort de me dire ça, mon ami, parce qu'après tout vous ne savez pas si vous ne finirez pas par en venir où je veux. Ne décriez donc pas, par anticipation, la posture où vous serez peut-être réduit... Je sais bien que vous me dites ça pour vous venger d'avance. A votre aise... Je pourrais si bien vous répondre I... Vos maisons et vos terres sont tellement négligées depuis des années, et la valeur, du reste, en avait été tellement majorée que, dans cette petite opération, je suis bel et bien refaite d'environ quatre cent mille francs. Je ne vous les réclame pas, ce serait bien inutile... Mais, enfin, vous vous trouvez être mon débiteur, et mon débiteur insolvable... Alors, n'est-ce pas, faudrait au moins être poli...

LE MARQUIS

Eh, parbleu!... je... je...

LA BARONNE

Vous cherchez le geste... et il ne vient plus... Ah ! mon ami, n'aie donc pas de vanité avec moi. . . Nous nous sommes dit les choses désagréables que comportait la situation... Tant mieux, c'est autant de fait; ça déblaye. Je t'aime bien, tu le sais... Et je ne te méprise pas, moi... Je n'ai pas besoin de te dire que je ne t'ex-

pulserai ni de ton hôtel, ni de tes châteaux, du moins tout de suite. Je te laisserai le temps de réfléchir.

LE MARQUIS

C'est tout réfléchi, madame.

LA BARONNE, à pari.

Farceur! (au marquis.) Non, non, prends Ion temps. Certaines de mes petites phrases, qui t'ont froissé, te reviendront en mémoire et te paraîtront pleines de sagesse.

LB MARQUIS

Adieu, madame.

LE MARQUIS, LE VALET DE CHAMBRE

Monsieur le marquis n'a pas faim?

LE MARQUIS

Non.

LE VALET DE CHAMBRE

Je n'ai pas osé le demander hier soir à monsieur le marquis; monsieur le marquis a fait un bon voyage ?

LE MARQUIS

Fatigué.

LE VALET DE CHAMBRE

C'est la première fois depuis longtemps que monsieur le marquis voyage sans valet de chambre ; monsieur le marquis a dû être privé.

LE MARQUIS

Pas d'importance. (Remuant des papiers.) Qui est-ce qui a apporté tout ça?...

LE VALET DE CHAMBRE

Des huissiers, monsieur le marquis.

LK MX II Mi I :>.

Qu'est-ce qu'il y a là dedans?

ACTE QUATRIÈME

LE VALET DE CHAMBRE

Je ne sais pas.

LE MARQUIS

Maître Aubert m'expliquera...

LE VALET DE CHAMBRE

Tout ce que je sais, c'est que monsieur le marquis doit « vider les lieux w , comme ils disent, dans les vingt-quatre heures.

Quand on voudra. (Montrant les murs dégarnis.) Ça
n'est pas gai, ici.

LE VALET DE CHAMBRE

Monsieur le marquis m'avait dit, en partant, de vendre quelques meubles et, avec l'argent, de régler les domestiques. C'est ce que j'ai fait. Voici les comptes ; monsieur le marquis constatera que la balance est exacte.

LE MARQUIS

Et toi?

LE VALET DE CHAMBRE

Que veut dire monsieur le marquis?

LE MARQUIS

Tes gages ? Combien d'années le devais-je ?

LE VALET UK CIIA.MHUK.

Quinze, monsieur le marquis.

LE MARQ LIS

Tu l'es payé?

LE VALET DE CHAMBRE

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS

El lu vas me quiller comme les autres ?

LE VALET DE CHAMBRE

Non, monsieur le marquis. Je serai trop heureux si monsieur le marquis me garde à son service.

ACTE QUATRIÈME

LE MARQUIS

Mais je n'ai plus le sou, mon ami.

LE VALET DE CHAMBRE

Un homme qui sert monsieur le marquis n'a pas besoin de gages... Les petits profits suffisent...

LE MARQUIS

Mais, mon aini, ma situation est bien changée. Il n'y aura plus guère de petits profits.

LE VALET DE CHAMBRE

Alors, l'honneur me suffira... Je ne demande rien à monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Oh ! oh ! C'est beau, cela, Joseph.

LE VALET DE CHAMBRE

Non, je ne demande pas de gages à monsieur le marquis... Un prix Montyon... comme on en donne aux vieux serviteurs... je ne dis pas... Oh! pas tout de suite... Mais plus tard, si monsieur le marquis... avec ses grandes relations...

Li: MARQUIS.

Ah ! bon.

LE VALET DE CHAMBRE

Ah I j'oubliais de remettre à monsieur le marquis cette carte de monsieur le comte de Vaneuse... J'ai dit que monsieur le marquis était absent, mais monsieur le comte s'est installé dans l'antichambre. Dois-je lui réitérer?...

LE MARQUIS, après réflexion.

Non, fais entrer.

SCÈNE II

LE MARQUIS, VANEUSE.

LE MARQUIS, lui tendant la main.

Eh bien?

VANEUSE, très ràp6.

Merci de m*avoir reçu, mon vieux... Permits moi de m'asseoir, hein ?

LE MARQUIS

Ça ne va pas, cette fois?

VANEUSE.

Pas du tout,

LE MARQUIS

Cet héritage ?

VAN EU SE, geste évasif.

Oh!... Veux-tu voir un homme à bout de forces?... Si encore il n'y avait que moi !... Mais il y a la petite...

LE MARQUIS

Ses débuts ?

VAN EU SE, même geste.

Oh!... Figure-loi qu'elle m'adore... et qu'elle m'est fidèle... Alors je suis obligé... D'autant plus que j'ai encore la chance, dans mon malheur, d'avoir rencontré un véritable amour... Tu sais ce qui m'est arrivé ?

LE MARQUIS

Non.

VANEUSE.

Si, tu le sais, mais tu ne veux pas le dire...

LE MARQUIS

Je t'assure...

ACTE QUATRIÈME

VANEUSE.

On a prétendu qu'un soir, au cercle... Enfin on m'a accusé d'incorrection... Bien entendu, ce n'était pas vrai... Avec mon nom, mon passé... Mais c'est tout de même pénible... En venant ici, je ne savais pas si tu me tendrais la main... Mais

tu es un ami, toi, tu es un ami... (Lui serrant la main avec effusion.) Ah ! tu ne sais pas le bien que tu me fais !

LE MARQUIS, sentant l'haleine de Vaneuse.

Mais tu es gris?

VANEUSE.

C'est bien possible... L'ennui, c'est que cet incident ridicule a rendu ma vie encore plus difficile. . . Alors...

LE VALET DE CHAMBRE, entrant.

Voici le courrier de monsieur le marquis.

LE MARQUIS, après avoir fouillé dans toutes ses poches tendant un louis à, Vaneuse.

Tiens... je n'ai que ça sur moi.

VAN EU SE

Ah?... Pauvre vieux !

LE MARQUIS

Allons, au revoir.

VAN EU SE

Qui sait ?

Brrr...

Il sort.

SCÈNE m

LE MARQUIS, seul.

Il décachette des lettres sur lesquelles il jette un coup d'œil. |

Tailleur... Polo... Jockey... Demande de secours... demande de secours... Ça tombe bien... Masseuse... objets d'art... statuettes... Ahl une lettre de ChaillardI (Lisant.) « Mon cher ami, vous vous rappelez nos conversations en auto pendant notre tour de Bretagne. Je suis toujours dans le même état d'esprit. Sans ébranler le moins du monde mon sens des réalités, les idées chimériques, mais généreuses, exprimées par mademoiselle de Mauferrand, la franchise de son langage, son intransigeance, l'opinion même que j'ai senti qu'elle avait de moi, tout cela m'a impressionné très vivement. Le sentiment qu'elle m'inspire est de plus en plus profond. Je vous ai dit que j'étais prêt à la laisser disposer librement, selon ses scrupules et ses rêves, de la majeure partie de ma fortune, je ne m'en dédis

pas. Je n'ose espérer qu'elle revienne sur son refus, mais je maintiens mes offres plus que jamais. Du reste, maître Aubert

vous verra de ma part. » — Bertrade est une dinde... (ii décachette d'autres lettres.) Ah! une lettre de la baronne. (Lisant.) « Mon clicr ami, vous m'avez un peu négligée, soit dit sans reproche. J'ai su que vous aviez été à des chasses, en Hongrie, chez le prince Yriadi, et qu'on vous y avait trouvé charmant ; puis que vous aviez passé deux semaines chez les Brétigny et que vous y aviez paru mélancolique. N'ayant pas eu de vos nouvelles par vous durant deux mois, j'ai bien été obligée de vous envoyer ces vilains papiers que vous avez trouvés chez vous en rentrant. Mais, comme je veux vous faciliter toutes choses, je ne me suis pas opposée à la vente de quelques-uns de vos meubles. . . Ne vous frappez pas. Votre hôtel et vos terres auraient toujours été achetés par quelqu'un, — et par quelqu'un que vous n'auriez probablement pas pu épouser. Moi, je suis toujours prête à vous les rendre, à la petite condition que vous savez. J'espère que vous aurez réfléchi et que vous voyez maintenant les choses froidement et comme elles sont. Notre mariage serait rapide et à y^eu près secret. On voyagerait. Vous aurez encore devant vous une magnifique carrière. Mon nom, qui est honorable, disparaîtra

ACTE QUATRIÈME

SOUS le vôtre, qui est glorieux... Plus tard, nous soignerons ensemble nos rhumatismes... Je ne sais où en est votre autre combinaison, mais, pour moi, je maintiens mes ofires. En somme, votre situation n'est pas si désagréable : vous êtes en présence de deux affaires excellentes, dont l'une au moins se fera. Si le bon sens était écouté, elles se feraient toutes les deux, c'est clair. Ah I que d'autres que vous et votre ange de fille hésiteraient peul Au mi-

lieu de ces arides pourparlers, je n'ose vous dire que j'ai pour vous la plus tendre et la plus vive affection. Cela semblerait bizarre et détonnerait, et pourtant cela est vrai. A bientôt, mon ami, n'est-ce pas? Maître Aubert vous verra de ma part. » Eh ! parbleu ! il y a du vrai dans ce qu'elle dit. . . Beaucoup de vrai, même.

On sonne. Le valet de chambre introduit maître Aubert.

ACTE QUATRIÈME

MAITRE AUBERT

Jamais.

LE MARQUIS

Voilà une chasse I

MAITRE AUBERT

Ça se mange?...

Non, mais ce sont de bien jolies bêtes... Et puis le cadre... Un château moyen âge, un château forteresse... énorme, abrupt, sinistre... mais avec l'électricité partout... chambres en laque... hydrothérapie perfectionnée... Contraste amusant, n'est-ce pas?... Des forêts immenses... des étangs comme des lacs. Et puis, là-bas, vous savez, les paysans sont encore, en réalité, des vassaux... Et des costumes I... Le soir, après des chasses qui ressemblaient à des tableaux de Van den Meulen, on faisait venir des danseuses et des chanteuses de l'Opéra de Vienne... Puis le bal... des

femmes, des fleurs, des bijoux, un étincellement. . . Imaginez, notaire, la belle vie de l'ancien régime avec

les commodités et l'élégance d'aujourd'hui... Des équipages parfaits... Ah! il faisait bon vivre... Positivement, j'ai eu là une semaine supérieure.

M A I T J { i : A U B E R T .

Et ensuite?

LE MARQUIS

Ensuite... (changeant de ton.) Ah oui ! c'est, ça été moins brillant... Je m'ennuyais... J'ai fini par échouer chez des amis, en Sologne... Je puis bien vous le dire, à vous... Le monde est dégoûtant, maître Aubert... Oh! ce n'était encore que des nuances... mais je sentais déjà autour de moi un rien de circonspection... une disposition au silence... Comprenez-vous?... J'ai eu là un avantgoût de ce que serait l'avenir, si... Vous jurez bien, mon ami, que ce que je vous dis là, je ne le dirais à personne au monde.

MAITRE AUBERT, protestant.

Monsieur le marquis... Mais ceci nous amène naturellement à notre sujet... Pensez-vous que mademoiselle Bertrade puisse revenir sur son refus?...

ACTE QUATRIEME

LE MARQUIS

Ça, non, mon ami...

MAITRE AUBERT

Monsieur Chaillard ne retire rien de ses propositions... au contraire... Il vous assurerait une pension de cent vingt mille francs... et, à mademoiselle Bertrade, à peu près tout ce qu'elle voudrait.

LE MARQUIS

Tout ça lui est bien égal... Je la connais maintenant... Et puis, elle est montée par sa tante... Bertrade est une fille qui égorgera son père avec sérénité et en croyant faire œuvre pie.

MAITRE AUBERT

Reste l'autre solution... Le notaire de madame la baronne d'Elven m'a prié de vous la proposer. . . Madame d'Elven a pensé que je serais... moins impropre à cette démarche... que vous seriez plus libre avec moi.

LE MARQUIS

Elle a eu raison... et je lui en sais gré.

218 BKRTRAhK,

MAiTHi: MB un.

Madame d'Elveii est une femme pratique, et qui va au fait... Voici un projet de contrat préparé sur ses indications... En deux mots, madame d'Elven, qui, comme vous le savez, a racheté tous vos biens immobiliers et les cn^mces de vos fournisseurs, pro-

pose le rt-^ime de la commnauté R'duite aux acquèls... mais elle vous reconnaît un apport i)ersonnel de trois millions... Eh bien?

LK MARQUIS

Eli bien... Votre avis, à vous?

MAITli: A LU EUT.

Je pense, monsieur le marquis, que ce contrat vous sauve... Et, comme notaire, je ne puis être insensible à l'idée que vous i-en-trez, en quelque façon, dans des biens qui, depuis plus de deux siècles, n'avaient cessé d'appartenir à votre famille.

LK MARQUIS

Mais... quel est votre sentiment sur madame d'Elven?

ACTE QUATRIÈME

MAITRE AUBERT

Je n'ai pas l'honneur de la connaître personnellement. On la dit charmante... et très intelligente.

LE MARQUIS

Son passé ?

MAITRE AUBERT

Je l'ignore.

LE MARQUIS

Ce qu'on raconte ? . . .

MAITRE AUBERT

C'est bien vieux... rien de prouvé d'ailleurs.

LE MARQUIS

Mais... que dira-t-on?

MAITRE AUBERT

Peut-être rien du tout... On ne s'étonne plus guère. A peine pouvez-vous craindre, dans quelque

feuille de chantage, quelque allusion désobligeante.

LE MARQUIS

Oh! cela... Mais, dites-moi, ce mariage pourrait-il se faire secrètement ?

MAITRE AUBERT

Secrètement, c'est impossible... Je ne crois pas, du reste, que ce soit la pensée de madame d'Elven. Mais il peut se faire discrètement.

LE MARQUIS

C'est-à-dire ?

MAITRE AUBERT

Les bans pourront être publiés à Marchebault, qui n'est pas un pays très fréquenté... Vous pourrez voyager... Au retour, on n'en

parlera probablement plus, Vu\< . il y niira]o fait accompli.

LE MARQUIS

\uus me rassurez... Mais, vous, mon cher

ACTE QUATRIEME

monsieur Aubert, que pensez-vous de cette combinaison ?

MAITRE AUBERT

Je vous ai dit, monsieur le marquis, que je la trouvais excellente.

LE MARQUIS

Je sais bien... Mais que pensez-vous de... enfin, de... l'acte que je ferais, moi, en Tacceptant?

MAITRE AUBERT

Je n'ai pas eu à me poser cette question, monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Mais... si je vous priais de m'en dire votre sentiment?

MAITRE AUBERT

Monsieur le marquis, je n'ai d'autre règle que de servir et défendre les intérêts de mes clients. Je ne me permets pas de juger leurs actes ni leurs personnes.

LE MARQUIS

Ce n'est pas répondre... Vous êtes, je lésais, galant homme... Mais, depuis que je vouseoimais, je crois Lien que je ne vous ai jamais entendu exprimer que voire pensée de notaire.

MAITRE AURERT.

C'étiit la seule qui vous importait.

T.K MAnoriv.

Mais ce (jiic je vous deniaide ni c<^* nioinmL sur ce mariaj^e, c'est votre pensée d'iomme...

Ma pensée d'jioinme ?

Allons, allons, j)arlez.

MAITIE AUDERT

\uus le voulez?

Oui.

ACTE QUATRIEME

LE MARQUIS

MAITRE AUBERT

Eli bien... c'est raide.

Ah !... Mais vous disiez tout à l'heure...

MAITRE AUBERT

Je parlais en notaire... Au reste, je veux seulement dire que je préférerais de beaucoup l'autre solution...

LE MARQUIS

Moi aussi, parbleu !... Mais vous ne connaissez pas l'entêtement de ma fille. (Entre le valet de chambre ; il dit quelques mots à l'oreille du marquis.) Elle? . . . Diable ! . . .

Mon bon ami, voulez-vous avoir l'obligeance de passer un instant à côté?

Il le conduit à l'une des portes de gauche.

MAiTRi: AiiJKirr.

Je vous laisse ces deux projets, monsieur le marquis... Ou signez celui-ci, ou que mademoiselle de Mauferaiid signe l'autre. Cela suffira.

Il sort.

LE MARQUIS, au valet de chambre.

Faites entrer mademoiselle.

LE MARQUIS, BERTRADE

LE MARQUIS

Toi ? Que viens-tu faire ?

Mon père, j'ai reçu ce matin une lettre abominable... sans signature... On y avait joint une coupure de journal... En lisant cela, j'ai cru qu'on me souffletait... On dit que vous épousez cette femme... je viens vous demander si c'est vrai.

LE MARQUIS

Mêle-toi de tes affaires.

Mon père, est-ce vrai ?

Un silence.

LE MARQUIS

Cela dépend de toi, de toi seule.

IJERTRADE.

Coinmenl?

LE MARQUIS

Tu le sais bien.

Non.

LE MARQUIS

Épouse Chaillard.

Jamais !

I.i: M A R < H 1 S

Alors, tant pis |)our moi... Mais tu as bien tort. Il est fou de toi, Chaillard. Ta résistance l'a al)solument retourné... Il m'a dit, pendant notre

ACTK QUATRIÈME. 227

voyage en auto, des choses extraordinaires... Il me les a répétées aujourd'luii... En réalité, tu ferais une bonne action en l'épousant... Il fera tout ce que tu voudras... 11 jxirle de donner, quand il aura arrangé nos affïiies, le reste de sa fortune à des hôpitaux, à des fondations charitables, à des œuvres de mutualité... que sais-je ?... Il a été, dans son délire, jusqu'à prononcer le mot de restitution...

BEUTUADE.

Il ne rendra jamais tout. Ou, s'il rendait tout, il n'aurait plus d'argent pour m'acheler. Alors ?

LE MARQUIS

Oh ! ce que je t'en dis est pour l'acquit de ma conscience... Je n'espère plus te faire entendre raison... Mais alors, laisse-moi tranquille... Si ce que je ûiis te déplaît, c'est toi qui l'auras voulu.

Je vous croyais pourtant responsable de vos actes.

LE MARQUIS

Responsable? Est-on responsable?... Tu ne sais rien de la vie, ma pauvre enfant.

IJERTRADE.

Croyez-vous?

LE MARQUIS

J'ai fait, ces quinze derniers jours, une rude expérience, vaî... Déjà, chez les Brétigny... déjà, entends-tu? j'ai senti qu'on allait bientôt me traiter comme un pauvre... La pauvreté... non, non, je n'en veux pas... Nous ne sommes i)as faits l'un pour l'autre... Elle me fait peur... J'ai commencé à en goûter, de la pauvreté... Brrr! Qu'est-ce que je ferais?... Gérant de cercle?... Agent de la Compagnie Cook ? Professeur dans un manège? Xon, non, fmissons-en. Je n'ai, |x>ur me délivrtM'. qu'à signer ce pnjmT (|iii est là. . .le signe. . .

Il prend la plume.

UERTRAhK, lui arrélaulla maiD.

Non. mon jM'iv.

ACTE QUATRIÈME

LE MARQUIS

Alors, signe l'autre.

Non, mon père. Il vous plaît de dire que votre honte ne peut être conjurée que par la mienne... Mais l'une devrait vous faire horreur autant que l'autre... Je n'accepte pas l'alternative. Je ne choisis pas.

Eh bien, moi, je choisis; j'en prends la responsabilité, toute la responsabilité, c'est entendu... Nous n'avons plus rien à nous dire.

Plus rien à nous dire, quand vous vous déshonorez ?

LE MARQUIS

Des mots!... Tu ne connais pas madame d'Elven... Elle est parfaite dans tout ceci... très discrète... très délicate... Elle a subi jadis des fatalités... mais elle a racheté... elle a les meilleurs sentiments... Elle t'admire... Ainsi I...

Si elle voulait vraiment mcheter, elle vivrait dans la prière et la retraite et ne rêverait pas de se faire épouser par vous à cause de ses millions...

LI-: MARQUIS

Tu as une rigidité ! ... La vie n'est pas si simple. . . Tu juges tout du haut de ta vertu.

BEUTRADE.

Je ne juge personne... ou plutôt ce n'est pas moi qui juge mais ce sont les commandements auxquels je crois... Je prie Dieu de faire miséricorde à ceux qui ont péché... Mais enfin, mon père, s'il y a encore une différence entre le bien et le mal, cette femme est indigne. Et, en acceptant... ses bienfaits, vous partagerez son indignité.

ACTE QUATRIÈME

texte qu'il faut bien vivre, et que la pauvreté est dure, et que le monde est indulgent, et qu'il y a des gens qui en font bien d'autres, et que tout ça n'est pas bien sérieux, si nous pouvions faire tout ce qui nous plaît et si le désir de jouir ou de ne pas souffrir excusait tout... mais alors, mon père, qu'est-ce que ce serait donc que la vie? Quelle grossière et stupide aventure? Elle n'aurait absolument aucun sens...

LE MARQUIS

Elle n'en a peut-être pas, mon petit enfant.

Elle a celui que nous lui donnons. Et nous devons lui donner le plus beau... Mon père, il est des actes décidément vils auxquels vous ne pouvez pas descendre... Ce n'est plus ma foi religieuse qui vous conjure... H y a aussi l'honneur, l'honneur de notre nom... A votre défaut, j'en suis la gardienne. Oh! je connais l'histoire de notre famille. Beaucoup de nos aïeux et de nos grand-mères ont eu des défaillances... Il y en a qui ont vécu inutiles... ou pis encore. Il y en a

232 RERTRADE.

qui ont fait des mariages intéressés... Mais d'autres, en plus grand nombre, ont servi, se sont sacrifiés, ont mis quelque chose au-dessus du plaisir et de l'argent... Il y a eu parmi eux de braves soldats, de bons serviteurs du roi, de saintes religieuses. Ce sont leurs efforts et leurs mérites qui sont notre tradition. Et, même parmi les moins bons, aucun ni aucune n'a jamais rien fait de comparable en bassesse à la mauvaise action qui vous tente...

Vous-même, mon père, si vous signez ce papier, vous commettrez une action telle que vous n'en avez pas commis encore... Jusqu'à présent, il y a pu avoir dans votre \e des erreurs et des fautes, mais rien d'irréparable... Eh bien, ce mariage-là, mon père, ce serait l'irréparable. Ce serait la mort de votre honneur, la mort de votre orgueil, si vous aimez mieux, de votre cher orgueil, — c'est-à-dire quelque chose de pire que l'autre mort... L'autre mort... mais ce n'est rien du tout à certains moments, rien du tout. Notre sang est habitué à la mépriser... Si je j>ouvais, en mourant, empêcher cette abomination, croyez-vous que j'hésiterais?... Enfin, faites ce que vous voulez ; mais, si vous épousez cette femme, je renonce à toute espérance et à toute joie... je me fais religieuse... pour pleurer et expier toute ma vie...

ACTE QUATRIÈME

LE MARQUIS, essayan t de braver.

Des mots !

RERTADE.

Non, vous savez bien que ce ne sont pas des mots... Mon père, vous vous êtes battu volontairement, il y a trente-cinq ans. . . A ces heures-là. . . aux avant-postes... les pieds dans la boue... quand vous songiez le soir... vous reconnaissiez qu'il y a tout de même quelque chose de plus intéressant et de plus essentiel que d'être riche, brillant et de prendre du plaisir... Enfin, mon père... ce n'est pas seulement par chic, j'imagine, que vous étiez soldat de Charette et que vous vous êtes battu à Patay et à Orléans...

Souvenezvous ! souvenez-vous ! . . . Mon père, je vous supplie de n'être pas, pour la première fois, un lâche.

Elle murmure le mot.

Li: MARQUIS.

Tu dis?... (il voudrait répondre violemment et ne trouve

rien.) Eh bien... eh bien... Tu t'exaltes... tu vas, lu vas. Laisse-moi le temps de réfléchir... d'envisager à quelles conditions je pourrais... Car ce serait une vie si différente de...

Mon père, mon père, que craignez-vous donc ? Votre sœur vous aime toujours, quoi qu'elle vous ait dit. Hubert aussi, je vous jure. Vous vivrez auprès de nous, entre nous trois... C'est lui qui en a eu l'idée... Vous voyez bien qu'il n'est pas méchant... La vie est large à la campagne... Ce ne serait pas du tout cette pauvreté dont vous avez peur... Le cheval, la chasse, la culture même, qui est noble... et pourquoi non? la douceur de l'habitude, ces joies modestes du foyer que vous n'avez jamais, jamais connues... voilà, je vous assure, de quoi vous rendre les jours mieux que supportables. L'argent, cet argent qui est tout, dont on retrouve la tyrannie partout et auquel tout le monde se rue, est-ce que la vraie noblesse n'est pas de le dédaigner, d'y résister, quand on a d'ailleurs la vie facile et saine? Vous mettiez votre joie à gaspiller l'argent... mettez maintenant votre fierté à vous passer de lui, à le braver, à le mépriser... Est-ce que ce ne serait pas une jolie fin, et élégante, puisque l'élégance vous louche?...

ACTE QUATRIÈME

Mais, mes dettes, ma pauvre enfant? Elles sont énormes, je ne peux pas te le dissimuler.

BERTfiADE.

Eh bien, mon père... maître Aubert est habile et vous paraît dévoué... On prendrait des arrangements, on payerait chaque année ce qu'on pourrait...

LE MARQUIS

Avec quoi?... Avec l'argent de Tarane?... Tu vois bien que c'est insensé... Il n'y avait qu'un moyen... Mais sois tranquille... je ne te demande plus... Non... étant ce que tu es, tu ne peux agir autrement que tu ne fais... Tu es singulière, ma petite fille... Tu ne mens pas à l'idée que je me faisais de toi, parfois avec un peu de colère... Il me semblait que tu représentais en dehors de moi le meilleur de mon sang... Je songeais à toi... plus souvent que tu n'imagines... Et je ne puis dire si cela me donnait du remords ou m'en ôtait. Je me disais que tu méritais à ma place... J'ai drôlement vécu.... j'en avais quelquefois conscience. . . J'ai été très bien élevé ; il y a des choses. . . des vérités... auxquelles je n'ai jamais été sûr de

ne pas croire... Si je m'étais attaché à toi... si je t'avais gardée dans ma maison... je n'en serais peut-être pas où j'en suis... Mais ce qui est fait est fait... Ce que tu me proposes m'effraye... Mais... advienne que pourra!... Je t'obéirai... je ne signerai pas.

Ah! mon père! que je suis heureuse devons voir évadé de cette boue! et que je vous remercie ! et que je vous aime!

SCÈNE \ I

LE MARQUIS, seul.

Il range des papiers, il en brûle quelques-uns. Regardant des photographies.

Bertrade... sa mère... (n renéchet.) Rien autre chose à faire, évidemment... rien... Cette bonne Fabienne avait tout prévu, excepté ça... Mauvaise journée pour elle... (Écrivant.) ((Épouse Hubert et

priez pour moi. » (Il prend un revolver dans le tiroir d'un meuble.) Dicu me Comprendra... (Il fait le signe de la croix.)

Allons!

Il se tire une balle dans la tempe et tombe-

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/bertradecomdieoolemauoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.